

# COULEURS DES MOTS, POUVOIRS DE LA PAROLE, EMPRISES DES LANGUES CHEZ RAPHAËL CONFIAANT

FRANCESCA PARABOSCHI

Les mots sont semblables aux êtres humains. Ils possèdent chacun une odeur particulière, un teint qui leur est propre.<sup>1</sup>

La parole du temps des plantations est caduque, comme est caduque celle des bourgeois de l'En-Ville.<sup>2</sup>

*Comment, en effet, peut-on s'imaginer pouvoir se déprendre de l'Autre quand à longueur de temps sa langue campe dans notre esprit?*<sup>3</sup>

## Introduction: situation de diglossie en Martinique

Le créole, on le sait, est une langue à base lexicale française, qui s'est formée en Martinique (et dans les Petites Antilles) pendant la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle. Raphaël CONFIAANT rappelle les étapes fondamentales de sa constitution dans un aperçu synthétique mais très clair:

Autochtones Caraïbes parlant un mélange d'arawak (langue du peuple qui les précéda dans l'archipel) et de caraïbe, colons français qui usaient des dialectes du français (normand, poitevin, vendéen, etc.), puis, un peu plus tard, esclaves noirs qui parlaient diverses langues de la côte ouest de l'Afrique (éwé, fon, yorouba, etc.), ne pouvaient se comprendre, et donc former une communauté linguistique, qu'en fabriquant, en inventant de toutes pièces un nouvel idiome sur les ruines des langues parlées par les premières générations d'arrivants. Au tout début, Caraïbes et Français utilisèrent une sorte de pidgin franco-caraïbe connu sous le nom de 'baragouin' lequel servit probablement de soubassement, avec l'arrivée massive des Africains, à ce qui allait devenir le créole. Les premières générations créoles (c'est-à-dire 'nées en Amérique'), tant blanches que noires, eurent donc le créole comme langue maternelle, le français, pourtant langue des maîtres, des dominants, ne pouvant s'imposer parce qu'il... n'existait pas encore.

<sup>1</sup> Raphaël CONFIAANT, *L'Allée des Soupirs* [1994], Paris, Gallimard, 2010, p. 177; dorénavant A.

<sup>2</sup> Raphaël CONFIAANT, *La Vierge du Grand Retour* [1996], Paris, Gallimard, 2009, p. 308; dorénavant V.

<sup>3</sup> Raphaël CONFIAANT, *L'Hôtel du Bon Plaisir* [2009], Paris, Gallimard, 2009, pp. 179-180, dorénavant H; les italiques sont dans le texte.

<sup>4</sup> Raphaël CONFIANT, "Le créole ou la quête de la souveraineté scripturale", *Magazine Littéraire*, n. 369, octobre 1998, p. 117.

<sup>5</sup> Pour une étude approfondie et détaillée, je renvoie à Carminella BIONDI, "Il mulatto: dallo spazio coloniale alla scena letteraria", in Patrizia OPPICI, *Stereotipi culturali a confronto nella letteratura caraibica*, Bologna, Clueb, 2003, pp. 23-40.

<sup>6</sup> Ottmar ETTE, Ralph LUDWIG, "En guise d'introduction: Points de vue sur l'évolution de la littérature antillaise. Entretien avec les écrivains martiniquais Patrick Chamoiseau et Raphaël Confiant", *Lendemain*, n. 67, 1992, pp. 6-16: p. 8; c'est CHAMOISEAU qui parle.

<sup>7</sup> J'entends par 'Noirs' les habitants des quartiers populaires à la peau foncée et pour cela défavorisés; CONFIANT a d'ailleurs recours à des termes spécifiques pour étiqueter les personnages de ses romans selon la nuance de pigmentation de leur peau dans le but de représenter la société fort mélangée de la Martinique: chabine et chabine, mulâtre et mulâtresse, câtre et câtre, Nègre Congo, Nègre Guinée, etc.

<sup>8</sup> Cf. Franz FANON, *Peau noire, masques blancs*, Paris, Seuil, 1952.

<sup>9</sup> Raphaël CONFIANT, "Français et créole dans la Caraïbe: de la conflictualité à la cohabitation", *Cahiers de l'Association Internationale des Études Françaises*, n. 55, mai 2003, pp. 197-202: p. 198.

<sup>10</sup> Raphaël CONFIANT, *Créolité et francophonie: un éloge de la diversité*, <http://www.potomitan.info/articles/diversalite.htm>.

<sup>11</sup> Ottmar ETTE, Ralph LUDWIG, "En guise d'introduction: Points de vue sur l'évolution de la littérature antillaise", cit., p. 7.

<sup>12</sup> Raphaël CONFIANT, *Créolité et francophonie: un éloge de la diversité*, cit.

<sup>13</sup> Jean BERNABÉ, Patrick CHAMOISEAU, Raphaël CONFIANT, *Éloge de la créolité* [Gallimard, 1989], Baltimore, The John Hopkins University Press, 1990, p. 43.

<sup>14</sup> Pour une analyse de cette même situation, centrée sur l'œuvre de CHAMOISEAU, je renvoie à l'étude de Chiara MOLINARI, *Parcours d'écritures francophones. Poser sa voix dans la langue de l'autre*, Paris, L'Harmattan, 2005; en par-

Symboliquement, 1635, date de la prise de possession de la Guadeloupe et de la Martinique, est celle-là même au cours de laquelle le Cardinal Richelieu instaura l'Académie française.<sup>4</sup>

Jusqu'au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, le créole est la langue la plus utilisée, le français n'étant parlé que par l'élite dirigeante; petit à petit, les Blancs, qui se sont enrichis grâce à l'exploitation des esclaves dans les plantations de canne à sucre, commencent quelquefois à employer le français qu'ils ont appris au cours de leur formation, pendant des séjours en France ou sous le guide de précepteurs français. Les Mulâtres, en tant que fils naturels de colons blancs, jouissent d'un statut particulier<sup>5</sup>: épargnés des travaux des champs, ils ouvrent des exercices commerciaux et finissent à leur tour par s'enrichir. À une époque où "les classes et les races coïncid[ent]"<sup>6</sup>, les Mulâtres éprouvent une fascination pour la langue française, dont la maîtrise s'avère une garantie de distinction sociale et d'amélioration des conditions de vie. En d'autres mots, on cherche à s'identifier au Blanc par le biais de la langue qu'il parle, pour pouvoir ainsi atteindre sa même aisance économique et jouir de sa même importance au sein de la société. Pour les Noirs<sup>7</sup>, l'accès au français correspond à un affranchissement au sens propre du terme, puisqu'ils n'avaient pas le droit de l'apprendre pendant la période de l'esclavage, selon les injonctions du *Code Noir* (1685); à partir donc de 1848, ils n'ont cessé d'essayer de devenir un peu moins noirs et un peu plus blancs<sup>8</sup>, grâce à leurs efforts d'appropriation de la langue des Maîtres.

Une situation de diglossie se crée inévitablement, où l'acrolecte ne peut être que le français et le basilecte le créole, "langue marquée dès sa naissance du sceau de l'indignité et de la misère"<sup>9</sup>; cet idiome ne jouit d'aucune considération, même pas de la part de ses locuteurs.

L'idolâtrie de la langue française, censée octroyer à celui qui la maîtrise "le statut d'homme et de citoyen"<sup>10</sup>, et qui devient une "arme d'existence"<sup>11</sup>, implique, d'un côté, le refus catégorique du créole (les instituteurs et les parents interdisent aux enfants de l'utiliser) et, d'un autre côté, un sentiment d'insécurité et d'infériorité sur le plan humain et linguistique, auquel s'ajoute une honte par rapport à la variété du français martiniquais. CONFIANT précise dans ses œuvres ce qu'il désigne par "suicide linguistique"<sup>12</sup> et "amputation culturelle"<sup>13</sup>. L'auteur évoque souvent dans ses romans ce rapport problématique des Noirs martiniquais à l'égard des langues et des cultures créole et française<sup>14</sup>:

Elle [la mère] nous [Ancinelle et ses sœurs] habitait proprement, nous mettait des papillotes en ruban dans les cheveux et nous demandait de ne pas parler créole parce qu'une salissure comme ça ne devait pas sortir de la bouche de jeunes filles pauvres mais bien élevées [...]. Le patron de l'établissement était un Européen qui, à sa manière de parler – il se servait du beau français de là-bas et non de ce français démodé de chez nous –, nous faisait rire avec son tablier blanc autour des reins. (A, p. 216)

La maîtresse avait attaché un os de poule à un lacet de couleur noire et, chaque fois qu'elle surprenait l'un d'entre nous à s'exprimer en créole, elle le lui remettait d'autorité. Ce dernier devait à son tour surveiller les camarades et, lui aussi, dès qu'il entendait quelqu'un utiliser notre parlure naturelle, il était autorisé à lui suspendre le lacet autour du cou. Ainsi, quand midi sonnait, celui qui arborait le lacet recevait vingt-deux coups de règle sur le bout des doigts et à quatre heures de l'après-midi la maîtresse lui baillait le pensum d'écrire cent fois: 'JE NE DOIS PAS PARLER CRÉOLE EN CLASSE'.<sup>15</sup>

CONFIANT met en évidence l'oppression et le mépris de soi-même qui caractérise les locuteurs martiniquais:

On est des cacas de chien, on est couillons comme nos deux pieds, on ne sait pas lire ce qui est marqué sur une feuille de papier et notre bouche écorche le français. (A, p. 125)

Ce passage montre un sentiment d'exclusion accablant, une sensation de n'être pas à la hauteur des attentes de la communauté blanche et/ou européenne, et, pour cela, d'être rejetés par une culture qu'on a pourtant assimilée<sup>16</sup>.

Dans le cadre de cette étude, je me propose d'évaluer dans quelle mesure le traitement de la question langagière de la part de CONFIANT fait émerger des enjeux capitaux: il s'agira, d'une part, de la dénonciation de l'emprise du français sur les Noirs et des répercussions culturelles, identitaires et sociales que l'héritage colonialiste a déterminées en Martinique<sup>17</sup>; d'autre part, je me propose aussi de montrer comment la redécouverte du créole prône ce rachat du peuple caraïbe, qui est encore à faire, grâce à la mise en discussion des pouvoirs de la parole des bourgeois, des conteurs traditionnels (figures ambiguës et au statut douteux), mais aussi des poètes antillais du XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles. Avant de commencer ce parcours, il me semble toutefois important de m'arrêter

particulier le chapitre 2: "Le système linguistique martiniquais: une polyphonie créatrice", pp. 81-172.

<sup>15</sup> Raphaël CONFIANT, *Mamzelle Libellule* [1987], Paris, Le Serpent à Plumes, 2000, pp. 85-86; dorénavant *M*; en capitales dans le texte.

<sup>16</sup> Cf. Franz FANON, *Peau noire, masques blancs*, cit., p. 75.

<sup>17</sup> Le racisme paternaliste ambiant au XIX<sup>e</sup> siècle donne lieu à des représentations très caricaturales des Noirs aux Colonies, qui reposent sur des stéréotypes comportementaux et s'appuient en outre sur leurs performances linguistiques 'petit-nègre'. Pour le cas des Caraïbes, il faut signaler le roman de Jules LEVILLOUX, *Les Créoles ou la vie aux Antilles* (1835) et celui d'Anaïs SÉGALAS, *Récits des Antilles. Le bois de la Soufrière* (1885). Pour une analyse approfondie du parler 'petit-nègre', je renvoie à l'étude d'Alessandro COSTANTINI: "Écrivez-vous 'petit-nègre'? La parole française écrite en situation d'énonciation coloniale et sa représentation", *Pontil/Ponts*, n. 8, 2008, pp. 109-136, en particulier, pp. 116-117, 118, 125-128. Cf. aussi Alessandro COSTANTINI, *Fantasmî narrativi e sovversione linguistica nel romanzo haitiano moderno e contemporaneo*, Milano, Cisalpino, 2002.

sur la relation que CONFIANT lui-même entretient avec les deux langues et de tenter de définir brièvement les caractères principaux du langage qu'il élabore, dans son dessein esthétique qui comprend et différencie les deux imaginaires (créole et français), en les dépassant finalement dans une unité cohérente et bigarrée.

### Raphaël Confiant: le choix d'une langue, la définition d'un langage

Membre du GEREK (Groupe d'Études et de Recherches en Espace Créolophone), CONFIANT est l'un des principaux créateurs du CAPES en créole et l'auteur, avec Patrick CHAMOISEAU et Jean BERNABÉ, de *l'Éloge de la Créolité*; il décide de commencer sa carrière d'écrivain avec le "geste fou"<sup>18</sup> d'écrire en créole, dans une langue dont l'orthographe et la grammaire n'étaient pas encore fixées. Dans une interview, l'auteur explique ce défi:

Ma prise de parole, je voulais la légitimer en refusant ce que je considérais comme la langue du maître. [...] J'écrivais des livres dans une langue que personne ne savait encore lire. [...] Quand j'ai écrit, je n'avais jamais lu un livre en créole, ni mieux, je n'avais jamais vu, physiquement, un livre en créole. [...] La première fois que j'ai écrit une phrase en créole, je l'ai écrite dans une graphie qui n'est pas celle d'aujourd'hui bien sûr, hésitante et bizarre.<sup>19</sup>

Après son entrée sur la scène littéraire et éditoriale en tant qu'écrivain créole s'essayant à presque tous les genres<sup>20</sup>, sans pour autant renoncer à son penchant pour la contestation et pour le défi, CONFIANT a décidé d'écrire en français, parce que cette langue lui permet finalement plus de liberté dans l'expression:

La liberté pour les écrivains créoles, paradoxalement, c'est le français, parce que le français est déjà une langue constituée avec laquelle on peut jouer. Quand j'écris en créole, je ne peux pas jouer parce que je suis obligé de construire mon propre outil.<sup>21</sup>

Le choix du français engendre néanmoins d'autres problématiques concernant l'imaginaire que cette langue véhicule nécessairement. "Parler une langue, c'est assumer un monde, une culture"<sup>22</sup>, explique Franz FANON; Jean-Pierre JADEL, de son côté, souligne:

<sup>18</sup> Liesbeth DE BLEEKER, "Entretien avec Raphaël Confiant", *The French Review*, vol. 82, n. 1, octobre 2008, pp. 130-140: p. 134.

<sup>19</sup> *Ibid.*, pp. 134-135; les italiques sont dans le texte.

<sup>20</sup> *Jik dèyè do Bondyé* (nouvelles), dans la revue *Grif An Tè*, 1979; *Jou Baré* (poèmes), dans la revue *Grif An Tè*, 1981; *Bitako-a* (roman), Schœlcher, Gerec, 1985; *Kôd Yann* (roman), K.D.P., 1986; *Marisôsé* (roman), Schœlcher, Presses Universitaires créoles, 1987.

<sup>21</sup> René DE CECCATTY, "La bicyclette créole et la voiture française: un entretien avec l'écrivain antillais Raphaël Confiant", *Le Monde*, le 6 novembre 1992, p. 3.

<sup>22</sup> Franz FANON, *Peau noire, masques blancs*, cit., p. 30.

[Le français] est le canal qui permet [...] de transmettre toutes les valeurs de la société française y compris ses préjugés et stéréotypes. La langue française reproduit le symbolisme de [la] culture et de [la] société [françaises]: société blanche de culture occidentale, qui a pratiqué historiquement une politique impérialiste et colonialiste et a forgé une idéologie expliquant et justifiant cette politique.<sup>23</sup>

L'action soi-disant civilisatrice, qui a été l'un des fondements théoriques de l'entreprise colonialiste, implique l'imposition d'un système culturel qui a toujours dévalorisé le Noir: ce dernier est considéré comme une force brute à employer dans les plantations, il est présenté comme un simple d'esprit, dont il faut néanmoins corriger la proverbiale paresse<sup>24</sup>. L'acceptation du français de la part des Martiniquais entraîne ainsi inévitablement une "imposition culturelle irréfléchie"<sup>25</sup> de la France, implique le refus du créole (perçu comme la langue des esclaves), et même la négation, l'oblitération du passé colonialiste. Le Blanc a donc offert une image très péjorative du Noir, mais d'une manière si catégorique, et je dirais même tyrannique, que celui-ci a fini par s'y reconnaître. Le complexe d'infériorité semble s'enraciner de la sorte, après l'acculturation, dans l'inconscient de la collectivité noire et en arrive jusqu'à déterminer un véritable refoulement. Un passage de *L'Hôtel du Bon Plaisir* est exemplaire: Florine, l'un des personnages du roman, visite régulièrement un vieillard, le seul témoin désormais des atrocités de la période esclavagiste; il est le dernier dépositaire d'une mémoire dont les gens préfèrent ne pas se souvenir. La mère de la jeune fille refuse de donner suite aux histoires d'oppressions et de tortures que 'le vieux-corps' a relatées à Florine, en préférant nier le passé, accuser la race noire de la responsabilité de sa propre condition de misère présente et légitimer ainsi la conduite des Blancs, en accueillant la vision du monde qu'ils ont imposée:

Florine, ne va pas te mettre des idées fausses dans la tête, s'il te plaît! Le nègre n'a jamais été l'esclave de personne et si c'est le Blanc qui possède tout, c'est parce qu'on est des fainéants. Au départ, le bon Dieu a baillé au nègre et au Blanc les mêmes avantages, mais le nègre a gaspillé les siens et s'est retrouvé plus couillon que ses deux pieds... Tu m'écoutes?... Le nègre n'est qu'un parvenu qui ne pense qu'à jouer aux dés, à faire des coqs se gourmer, à danser la bamboula et à couillonner les jeunes filles comme toi. (H, p. 238)

<sup>23</sup> Cf. Jean-Pierre JARDEL, "Français et créole dans le conflit interculturel à la Martinique", in Albert VALDMAN (dir.), *Le français hors de France*, Paris, Champion, 1979, pp. 145-161: p. 147.

<sup>24</sup> Cf. *Ibid.*, p. 156.

<sup>25</sup> Franz FANON, *Peau noire, masques blancs*, cit., p. 154.

‘Esclave’ est en effet un mot qu’on ne peut pas, on ne doit pas, on n’ose pas prononcer, et, au cas où quelqu’un serait si effronté pour l’évoquer, il provoque un bouleversement presque intolérable chez ses interlocuteurs:

Personne ne prolongeait la conversation tellement chacun était stupéfait qu’elle [Florine] prononçât de manière si naturelle, presque détachée, le mot tabou esclave. Ce mot-là dérangeait, effrayait. Non qu’il fût égal aux insultes que se voltigeaient coutumièrement les nègres à la figure, non qu’il fût un mot sale ou vulgaire, mais parce qu’il contenait une charge de mystère et de terreur mêlés. Il vous clouait sur place, vous tétanisait, faisait rousiner une sueur verte dans la raie de vos dos, poussait votre cœur à chamader plus que de raison, et alors chacun se taisait ou détournait le regard quand un bougre m’en-fous-ben l’avait laissé s’échapper d’entre ses lèvres. Mais il laissait de marbre cette mamzelle Florine qui se payait même le luxe d’ajouter:

– Le nègre est passé de l’esclavage à l’esclavitude et de l’esclavitude à la servitude... Ha-ha-ha!... mais moi, je ne me laisserai pas scier les cornes. Jamais. (*H*, p. 38)<sup>26</sup>

Si CONFIANT s’approprie le français, c’est pour mieux le manipuler et, par le biais de la langue déformée, détourner la situation que l’impérialisme a créée (qui voit le Noir comme le serviteur pauvre et asservi au maître blanc riche et tout-puissant) et véhiculer ainsi une vision du monde nouvelle, solliciter l’assomption d’une attitude critique envers le système établi. L’écrivain essaye donc d’affranchir l’esprit des fils d’esclaves du joug de la colonisation intellectuelle, de l’oppression que l’héritage historique exerce encore aujourd’hui. L’auteur interfère avec le réseau des normes qui régissent la langue française, en dépassant les impératifs grammaticaux et les contraintes lexicales qui risquent de bloquer tout essor créatif<sup>27</sup>: si au moment où CONFIANT écrit en créole, il est obligé de *littériser* une langue qui est essentiellement orale, quand il écrit dans la langue de l’Académie, il “cherche à [l’] *oraliser*”<sup>28</sup>. L’écrivain garde en outre dans son écriture des tournures syntaxiques qui sont typiques du créole<sup>29</sup>, ce qui met en crise la structure rigide et cartésienne de la phrase française; ce style composite et hybride peut mieux réfléchir la réalité créole dans sa confusion apparente, où l’équilibre dérive d’une multiplicité de facteurs et de tensions sociales et historiques. C’est un langage qui naît, explique CONFIANT de son propre aveu, de

<sup>26</sup> CONFIANT, pour marquer le discours direct, a recours parfois au tiret, parfois aux guillemets, souvent sans les fermer; afin de respecter le plus possible les choix de l’auteur, dans cet article je vais normaliser les marques du discours direct en employant uniquement le tiret.

<sup>27</sup> Ce principe esthétique est thématiquement à l’intérieur de son œuvre, comme je le montrerai dans la suite de cette étude.

<sup>28</sup> Francesca TORCHI, “Un aperçu du roman créole. Entretien avec Raphaël Confiant et Manuel Norvat”, *Francofonia. Studi e ricerche sulle letterature di lingua francese*, n. 47, 2004, pp. 119-13: p. 121.

<sup>29</sup> Les compétences me manquent pour une étude centrée sur les interférences des structures syntaxiques du créole dans le style romanesque de CONFIANT; j’espère qu’un chercheur en linguistique, connaissant le créole, en fera le sujet d’une publication.

la volonté de domicilier la langue française dans un imaginaire qui nous [les écrivains de la Créolité] soit propre et qui est l'imaginaire créole [...]. Nous sommes [...] les premiers [...] à jeter bas le tabou du beau français classique. Nous n'avons plus peur à ce moment-là d'habiter la langue française de manière créole, non pas de la décorer avec des petits mots créoles pour créer une espèce de français folklorique et régionaliste. [...] Il s'agit de récupérer toute la rhétorique de la langue créole et d'essayer de la greffer à travers le matériau linguistique français [...], [d']essayer de bouturer l'oralité créole et la littéralité française.<sup>30</sup>

CONFIANT procède néanmoins à un travail prodigieux au niveau du lexique, en ayant recours à des expressions familières françaises ('tonnerre de Brest!'; 'à l'aise comme Blaise sur la falaise'), à d'autres ambigument foyalaises ('la manger toute vivante, selon une expression qui avait cours aux Terres-Sainville'; 'le nègre n'est plus qu'un zéro devant un chiffre'; 'plein de dièse et de prestance'; 'Nègres-Congo, noirs comme des péchés mortels') et à d'autres encore qui s'avèrent un mélange des deux univers linguistiques ('un homme blanc aux yeux bleus et aux cheveux jaunes mangue-zéphirine'; 'dormir à la lune claire'). À travers l'évocation de la société multiethnique de Fort-de-France, l'argot des banlieues de la France côtoie la variante du français d'Algérie et celle de la Martinique, qui renvoie à son tour à l'espace de l'Hexagone pour sa richesse en termes archaïques du français d'autrefois, et tout cela dans une écriture où les expressions populaires se croisent avec des tournures élégantes et littéraires:

Quand ils [les Pieds-Noirs] avaient un secret à diffuser entre eux, ils usaient des mots inconnus – 'fatma', 'macaque', 'bled' et consorts – dont nous savions pertinemment, tout sauvages que nous étions censés être, qu'ils n'avaient rien de français. Un jour, même Romule Casoar, le journaliste prétentieux, avait dû leur rabattre le caquet bien qu'il fût le bon zigie de certains d'entre eux.

– Messieurs, avait-il écrit, sachez que ces mots qui soi-disant écorchent vos douces oreilles: 'couillon', 'capon', 'se gourmer', 'bréhaigne', eh bien proviennent du pur terroir français. De Normandie, de l'Anjou, du Poitou... (A, p. 533)

Hélène SAGLOS souligne que "tout comme le créole, la langue française ne peut [selon Confiant] ignorer la

<sup>30</sup> Ottmar ETTE, Ralph LUDWIG, "En guise d'introduction: Points de vue sur l'évolution de la littérature antillaise", cit., p. 14.

nécessité de s'élargir, d'intégrer, de retrouver ou de créer de nouvelles entités lexicales<sup>31</sup>; dans la définition de son système "de cohabitation de langues [et] et niveaux de langue"<sup>32</sup> (ce qu'en linguistique on désigne comme plurilinguisme ou hétérolinguisme textuel), CONFIAANT souligne en effet:

Ma recherche tourne principalement vers le français populaire, vers le français du XVI<sup>e</sup> et du XVII<sup>e</sup> siècles, vers le français parlé par les premiers colons qui sont arrivés ici [et] qui [...] parlaient le normand, le picard, le vendéen etc. Ainsi, je fais renaître une source oubliée du français, tout un lexique, tout un ensemble d'images qui se sont conservées dans le créole et que les Français d'aujourd'hui ont oubliées.<sup>33</sup>

L'écrivain avoue avoir une "répulsion à mettre des mots authentiquement créoles dans le français", préférant chercher "le[s] mot[s] français à partir [des]quel[s] il[s] [sont] né[s]"<sup>34</sup>: ces néologismes ('pawol nèf') s'avèrent finalement de vieux mots repris avec un sens nouveau et réinventés<sup>35</sup> souvent à travers l'emploi de suffixes<sup>36</sup>. Ainsi, par le biais d'un vocabulaire en créole francisé tout l'imaginaire antillais peut se dégager, en acquérant une place prééminente. Si dans *Mamzelle Libellule*, le roman que CONFIAANT traduit lui-même du créole, un appareil de notes explique les termes obscurs pour les non-martiniquais<sup>37</sup>, dans les œuvres rédigées en français, l'auteur a la tendance à insérer une sorte de définition dans le corps même du texte, sur un ton tour à tour enjoué, ironique ou humoristique:

[Eugène Lamour] la 'découcoune', ce qui signifie – puisqu'il faut bien tout expliquer, tonnerre de braise! – qu'il la défonçait à l'aide de son pilon. (A, p. 134)  
'Mâle vérat', expression peu obligeante, certes, mais qui reflétait la mésestime qu'elle [Justina Beausoleil] éprouvait pour le sexe opposé quoiqu'elle n'ait jamais pu s'en passer. (H, p. 63)

Activité peu recommandable de 'souklian'. Ce mot créole, qui baillait la tremblade aux bons chrétiens, signifiait qu'à la nuit tombée Monsieur récitait trois-quatre prières diaboliques, se baignait dans une bassine d'herbes spéciales fournies par le quimboiseur Grand Z'Ongles, avant de s'ôter la peau, telle une vulgaire chemise, peau qu'il accrochait à un cintre et rangeait soigneusement dans son armoire. Puis, il s'enduisait d'une pommade elle aussi spéciale fabriquée par un mentor du quartier la Jossaud, à Rivière Salée, qui le transfor-

<sup>31</sup> Hélène SAGLOS, "Raphaël Confiant: un langage entre attachement et liberté", *Loxias*, n. 9, mise en ligne le 15 juin 2005, <http://revel.univice.fr/loxias/index.html?id=121>.

<sup>32</sup> Lise GAUVIN, "D'une langue l'autre. La surconscience linguistique de l'écrivain francophone", Lise GAUVIN, *L'écrivain francophone à la croisée des langues. Entretiens*, Paris, Karthala, 1997, pp. 5-15: p. 8.

<sup>33</sup> Francesca TORCHI, "Un aperçu du roman créole. Entretiens avec Raphaël Confiant et Manuel Norvat", cit., p. 120.

<sup>34</sup> Sophie HALUK (propos recueillis par), "Confiant sur son volcan", *Magazine littéraire*, n. 326, nov. 1994, pp. 76-78: p. 77.

<sup>35</sup> Cf. Denise GLADYS, "Scripturalité française et oralité créole dans *L'Allée des Soupirs de R. Confiant*", <http://www.potomitan.info/atelier/lison5.html>.

<sup>36</sup> Agnès VAUQUIN parle d'une "jonglerie avec les suffixes" ("De fabuleuses mythologies", *La Quinzaine Littéraire*, n. 586, octobre 1991, p. 15). Je renvoie aussi à l'étude d'Hélène SAGLOS, "Raphaël Confiant: un langage entre attachement et liberté", cit.

<sup>37</sup> Comme par exemple "bête-longue"; "Nègre-griffe"; "commandeur"; "amarreuse"; "petites-bandes"; "jambette"; "devant-jour"; "sorciers volants"; "chevaux-à-trois-pattes".



mait flip-flap en une boule de feu qui, aussitôt, s'envolait par-dessus les toits de l'En-Ville. (*H*, pp. 280-281)  
 'Tèbè', mot intraduisible dans lequel se mêlent hébertude, terreur et soumission. (*H*, p. 55)  
 Tchip! [...] (cliquement des lèvres qui mime le je-m'en-fous-ben dans notre façon de parler, oui). (*A*, p. 362)

Ce langage enraciné dans son terroir qu'invente CONFIAnt<sup>38</sup>, dont la puissance expressive mériterait une étude approfondie à caractère plus spécifiquement linguistique-stylistique, ne correspond ni à un créole francisé, ni à un français créolisé, ni à la variété de français qu'on parle en Martinique: c'est essentiellement et avant tout un langage délibérément littéraire, s'inspirant de l'interlecte, où les inventions fantaisistes ne sont pas rares et surgissent de données locales et de composantes étrangères, de souches anciennes et d'apports nouveaux:

J'estime avoir le droit d'inventer, de transformer des choses non seulement au niveau du lexique. [...] Ce n'est pas la reproduction du dialecte antillais, c'est très très artificiel, mais cela ne me dérange pas, parce que la langue de la littérature est une langue de toute façon artificielle. C'est une représentation personnelle de la langue, non de la littérature ethnographique.<sup>39</sup>

Chaque écrivain doit inventer sa langue. [...] Car si elle n'est pas artificielle, je reproduis le réel, et c'est du journalisme à ce moment-là, ce n'est pas de la littérature.<sup>40</sup>

Lise GAUVIN explique que l'écrivain francophone élabore à l'intérieur de son univers esthétique une surconscience linguistique particulièrement développée:

La surconscience linguistique de l'écrivain francophone est [...] avant tout une conscience de la langue comme d'un vaste laboratoire de possibles, comme d'une chaîne infinie de variantes dont les seules limites sont un certain seuil de lisibilité, soit la compréhension du lecteur, mais d'un lectorat à provoquer autant qu'à séduire. Dans ces textes ouverts au tremblement de la langue et au vertige polysémique se profile l'utopie d'une Babel apprivoisée.<sup>41</sup>

<sup>38</sup> Cf. Liesbeth DE BLEEKER, "Entretien avec Raphaël Confiant", cit., p. 137.

<sup>39</sup> Francesca TORCHI, "Un aperçu du roman créole. Entretien avec Raphaël Confiant et Manuel Norvat", cit., p. 120.

<sup>40</sup> Liesbeth DE BLEEKER, "Entretien avec Raphaël Confiant", cit., p. 137.

<sup>41</sup> Lise GAUVIN, "D'une langue l'autre. La surconscience linguistique de l'écrivain francophone", cit., pp. 10-11.

## Enjeux historiques, socioculturels et identitaires

### *L'impact du français sur l'esprit martiniquais*

Raphaël CONFIANT met en scène la fascination pour la langue française surtout chez les gens issus des campagnes et débarqués en ville après la fermeture massive des sucreries, dans les années 1940-1960, époque où se déroulent le plus souvent ses romans. Désireux, on l'a vu, d'acquiescer une reconnaissance en tant que citoyens et en tant qu'hommes vis-à-vis de la communauté blanche et mulâtre, les Noirs, tout en continuant à employer le créole, font du français l'instrument privilégié pour leur réussite sociale. Comme le souligne JARDEL, le désir de "se montrer à l'égal du Blanc [implique] une soumission aux normes culturelles en provenance de la métropole"<sup>42</sup>. Dans les œuvres de CONFIANT, la voix narratrice remarque "qu'une folie de bel français et de manières-France s'était emparée du nègre depuis quelque temps" (V, p. 31): les instituteurs et les gens cultivés, mais aussi tous ceux qui habitent la ville depuis un certain moment, et maîtrisent donc mieux que les campagnards la langue des riches, jouissent de considération et de respect, acquièrent du charisme:

Au début, je [Homère] n'osais pas le faire en public [parler en français]. Et dès que Rigobert et les autres eurent constaté que je ne m'y débrouillais pas très bien, ils voulurent s'amuser à mes dépens. Leur jeu consistait à se mettre tout d'un coup à parler français au beau milieu d'une conversation et à me poser une question, de façon que ma langue demeurât ankylosée. [...] J'éprouvais une admiration sans bornes pour les Nègres de l'En-Ville. Je buvais leurs paroles comme une terre en carême les premières ondées de septembre.<sup>43</sup>

Le français a le pouvoir donc de méduser les analphabètes et tous ceux qui ne peuvent se servir que du créole, comme le montre aussi, de manière hyperbolique, un passage désopilant de *La Vierge du Grand Retour*. Dictionneur, ainsi surnommé parce qu'il "trimball[e] un imposant Littré sous le bras [...] dont il se ser[t] comme d'un oreiller" (V, p. 41) et dont il a appris par cœur tous les mots et leurs définitions<sup>44</sup>, un soir, dans une boîte de nuit, doit affronter Bec-en-Or, le fier-à-bras redoutable du quartier Bord de Canal:

– Barbon! lança Dictionneur à la face du bougre dont les veines du cou pétaient de colère.

<sup>42</sup> Jean-Pierre JARDEL, *Français et créole dans le conflit interculturel à la Martinique*, cit., p. 147.

<sup>43</sup> Raphaël CONFIANT, *Chimères d'En-Ville* [1997], Paris, Librio, 1998, p. 88; dorénavant C.

<sup>44</sup> Dans les déclamations de Dictionneur la langue française se fait ainsi éminemment orale, tandis que les mots créoles se figent noir sur blanc dans la page du roman.

Ce mot inconnu, étrange, pétrifia net le ballant de ses muscles, interrompit l'uppercut qu'il s'apprêtait à bailler ainsi que le coup de genou en pleine cuisse qui l'accompagnait en général. Bec-en-Or tituba, ne sachant si le jeune homme avait prononcé une insulte ou au contraire quelque conjuration maléfique. Dans ce second cas, foin d'uppercut et de coup de genou car le bougre était sûrement muni d'un protège-mant. Quelque manieur de sorcellerie devait lui avoir fourni un talisman, caché dans ses vêtements qui pouvait le rendre invincible ou en tout cas difficile à battre. [...] Pendant que le fier-à-bras se perdait en cogitation, Dictionneur profita de son avantage en ajoutant:

– Maroufle!

Ce nouveau terme estomaqua encore plus le fier-à-bras. De petits ricanements discrets se firent entendre au fond de la salle. [...] Bec-en-Or crut enfin saisir de quoi il retournait. Il aurait dû y avoir pensé plus tôt, bon sang! C'était l'évidence même: ce nègre-là n'était pas français. Voilà tout! Ce qu'il éructait là, c'était n'importe quoi, de l'haïtien, de l'espagnol ou, pourquoi pas, de l'africain! [...]

– Bozambo! répliqua-t-il donc, usant de l'insulte favorite des nègres créoles à l'endroit de leurs lointains cousins d'Afrique.

– *Ou pa sa palé fwansé, Bèkannò!* (Tu sais pas parler français!) fit le bougre qui le premier avait éclaté de rire. Barbon et Maroufle, c'est du pur français, oui!

[...] Bec-en-Or en demeura bec coué. Estébecué comme l'on disait à l'époque! Livide, le front dégoulinant de sueur, il relâcha son poing et se dandina devant Dictionneur, toujours sous la risée des danseurs, ne sachant quelle posture adopter.

– Mon bon monsieur, sachez que selon le Littré 'Barbon' signifie: 1. Vieillard, avec une idée de dénigrement. 2. En botanique, nom vulgaire de l'androgon muriqué. 3. Nom vulgaire donné en Normandie au mulot. Et pour votre gouverne, apprenez que 'Maroufle' veut dire: 1. Se dit d'un homme grossier. 2. Se dit aussi d'un homme qu'on n'estime pas, l'assomma Dictionneur. [...]

Le plus grand combattant de damier de Fort-de-France venait d'être vaincu par un coup de français, messieurs et dames! Un simple coup de français. Lui qui connaissait les lancements de jambe, les coups de poing, les feintes et le lever-fesser-par-terre les plus redoutables. (V, pp. 57-60)

Un "coup de français" l'emporte donc sur la violence extrême de la réalité foyalaise. Les mots acquièrent des pouvoirs magiques à même de pétrifier l'adversaire; ils

assurent une supériorité toute intellectuelle à Dictionneur qui finit ainsi par prévaloir sur le bandit, cloué par son sentiment d'infériorité.

Dans un contexte plus réaliste, Eugène Lamour “se taill[e] un vif succès auprès des négresses qui ne savent pas coller deux mots de bel français” (A, p. 68); les ‘Sénateurs’ (c’est-à-dire les Mulâtres) ont un banc particulier sur la Place de la Savane, puisqu’ils “déf[ont] le monde à coups de sentences ampoulées dans un français si tellement extraordinaire, qu’il inflig[e] des vertiges aux marchandes de pistaches grillés” (A, p. 20)<sup>45</sup>; Florentin Dehauteurs dépiste ses rivaux:

Il avait trop fière allure et surtout la qualité de son français était si impressionnante, les mots qu’il employait avec une facilité dérisoire si émouvants – surtout ce ‘nonobstant’ énigmatique – que l’on vit certains prétendants [d’Adelise] abandonner tout net la partie. Ce n’était pas leur petit créole qui suintait la crasse et la vilainerie qui pourrait jamais rivaliser avec le français cravaté et laineté de ce monsieur. (V, p. 21)

Philomène se montre fière de son amant avec ses amies (“Z’auriez été contentes d’avoir un gars qui vous cause le français d’aussi belle manière que mon Féfé!”, M, p. 169); Adelise a honte de son homme (“Un bousieux qui venait de sortir de sa glu et qui savait à peine faire une phrase en français”, M, p. 208).

La passion sans bornes pour le français retombe inévitablement sur le personnage qui le parle, surtout s’il s’agit d’un Blanc:

La femme, Julianise, fille d’un prêtre du culte indien, le [Chartier] recevait avec des débordements de câlineries que personne n’eût pu soupçonner d’elle. Elle ne lui demandait jamais rien: ni cadeaux, ni argent, ni promesses de mariage, seulement de belles paroles. Elle aimait l’entendre prononcer pour elle toute seule ce beau français brodé qui était le sien et le percevait sous les traits des héros de romans-photos italiens (qu’elle appelait ‘journal d’amour’) avec lesquels elle décorait les parois de sa case. (A, pp. 243-244)

Entendre parler le français produit un effet qu’on pourrait définir incantatoire: les personnages se laissent bercer par les sons des mots sans faire attention à leur signification, au contenu du discours, toute capacité de concentration étant perdue:

La beauté de son français m’étourdit encore davantage. Je [Adelise] me sentais plonger tête première dans un

<sup>45</sup> Cf. aussi A, p. 167.

océan de bonheur et ce plongeon était sans fin. (M, p 177)

Je [Ancinelle] ne peux pas rapporter exactement ses propos, ce que je sais c'est qu'ils étaient empreints d'une belleté extraordinaire. Autour de moi, on s'extasiait: – *Woy-woy-woy! Mi fwansé déwô mi!* (Sacrebieu, quel beau français il cause là!). (A, p. 73)

*[Monsieur Jean] déclamait La Légende des siècles de Victor Hugo ou des passages de Stendhal en faisant les cents pas dans la salle, sous nos yeux ébahis. Parfois, il s'enflammaient tellement qu'il en oubliait notre présence et nous le sentions comme charroyé dans un autre monde. À vrai dire, nous ne comprenions guère les magnifiques paroles qu'il nous lisait mais nous étions tous subjugués par la belleté de la langue française. – Rien à voir avec notre créole vulgaire, commentait Edgard dont le fils préparait le baccalauréat au lycée Schoelcher. (C, p. 13; les italiques sont dans le texte)*

Cette attitude, où l'engourdissement mental suit à l'émotion vive et à l'enthousiasme, est amplifiée à l'occasion des conférences politiques d'Aimé CÉSAIRE; un sentiment de fierté, ressenti par le menu peuple, découle de l'émerveillement: les gens sont très orgueilleux d'un Noir qui affiche une maîtrise impeccable de la langue du Blanc; ils perçoivent dans leur maire la preuve d'une réussite effective sur le plan social et intellectuel. Cela trahit néanmoins un sentiment d'infériorité assez manifeste: à condition seulement que les Noirs manient parfaitement le français, comme le chantre de la Négritude antillaise, ils pourront être reconnus comme égaux (tout au plus) par leurs compatriotes de l'Hexagone:

Adelise faisait des pieds et des mains pour qu'Homère l'emmène écouter les conférences. Elle adorait écouter le beau français du maire. Cela lui faisait plaisir de voir un nègre bon teint manier la langue française avec tant d'habilité [sic]. Ah, les Blancs-France n'avaient qu'à bien se tenir face à lui! [...] Une matrone s'évanouit à côté d'Adelise tellement le coup de français était fort. [...] – Mince alors! Ça c'est du beau français, les amis! Ah, on reçoit du beau français ce soir!... Vive Césaire! Vive Césaire!... Bravo-o-o!... [...]

Mais aussitôt que Césaire avait recommencé son discours, tant Adelise que les autres gens n'entendaient plus rien d'autre. La belleté de son français les avait déjà par trop étourdis et au lieu de se mettre à réfléchir aux démonstrations que leur faisait le leader, ils se laissaient douciner par sa parole comme s'ils avaient été assis sur une balançoire. (M, pp. 146-150)

L'évanouissement n'est pas une trouvaille littéraire hyperbolique: c'est au contraire un fait historique, comme l'atteste Franz FANON relatant le trouble de la foule lors de la campagne électorale du maire en 1945<sup>46</sup>. Le discours de DE GAULLE produit un effet similaire à celui de CÉSAIRE, mais, quand le général se rend à Fort-de-France en 1964, le public entend mal sa voix; on déforme alors sa parole, des agitations populaires surgissent. CONFIANT exploite cet épisode pour montrer le sentiment d'exclusion qui habite souvent le Martiniquais dans son désir d'appartenance à la mère patrie, la France:

La musique militaire commença à jouer 'La Marseillaise'. Les lèvres de de Gaulle battirent pour entonner les premiers mots de l'hymne lorsqu'une bousculade de chants jaillit des poitrines des nègres, mangeant les mots, estropiant les 'r'. Puis le géant parla. Il parla ce qui suit de sa voix d'outre-terre:

– Mon Dieu!... Mon Dieu, que vous êtes français!

Madame Villormin s'évanouit bouf! Une tralée d'autres bougresses l'imitèrent tandis que les hommes, exaltés, déchiraient leurs chemises kaki ou s'époumonaient en – Papa de Gaulle! Papa de Gaulle! Des enfants dansaient en rond autours de leurs mères étalées sur l'herbe, empêchant la maréchaussée de les évacuer. Plus personne n'écoutait le discours du géant, lequel, imperturbable, continuait à délivrer son message. [...]

– La compagnie, mussieu de Gaulle se fout de notre gueule! Il a osé nous injurier en face, nous ne pouvons pas accepter ça. [...] Écoutez-moi, je [Cicéron Nestorin] répète que de Gaulle vient de déclarer: "Mon Dieu! Mon Dieu que vous êtes foncés!" Oui, foncés! (A, pp. 541-542, p. 543)<sup>47</sup>

Du délire causé par l'admiration pour le représentant de la Nation, on passe rapidement aux désordres publics, car les assistants ne s'arrêtent pas à réfléchir ne s'étant même pas donné la peine de bien écouter le message politique. Suite aux mouvements populaires, l'article du journaliste pompeux Casoar met en relief toute l'aliénation et le désir d'assimilation qui accablent une bonne partie de la population:

Chers compatriotes, un quiproquo s'est produit hier à propos du discours de notre très cher général de Gaulle, provoquant des troubles indignes d'une nation civilisée telle que la nôtre. Le chef de l'État n'a pas prononcé le mot 'foncés' mais bien 'français'. Il aime la Martinique car elle est la plus vieille colonie de la France et ne se serait jamais moqué de la couleur de notre teint. Cette

<sup>46</sup> Franz FANON, *Peau noire, masques blancs*, cit., p. 31.

<sup>47</sup> Il s'agit d'une variante du même épisode évoqué dans *Eau de Café*, Grasset et Fasquelle, 1991, pp. 304-305.

mauvaise compréhension de ses propos prouve à quel point nous avons encore besoin d'apprendre le bon français. (A, p. 545)

La difficulté à prononcer le 'r' grasseyé est l'un des nombreux agents de dissuasion pour les Antillais à s'exprimer en français (même si "c'étaient les premiers colons normands qui disaient paler au lieu de parler alors que leurs esclaves africains roulaient les r plutôt deux fois qu'une"<sup>48</sup>). Ce sentiment d'insécurité, mêlé à une vénération presque pathologique de la langue des Maîtres, provoque un blocage psychologique:

Je [Adelise] buvais son beau français brodé comme s'il s'agissait d'une prière, mais chaque fois qu'il lui arrivait de me poser une question, je me mettais en quatre pour trouver quelques mots de français dans les recoins de ma mémoire. Ma langue avait beau tenter trente-douze mille sauts périlleux dans ma bouche, aucun son n'en jaillissait. Des larmes me venaient presque au[x] yeux tellement ce blocage me mettait hors de moi. (M, p. 85)<sup>49</sup>

Toutefois, la difficulté ne réside pas seulement dans la prononciation et dans l'articulation des phrases: la pratique du français implique l'assomption de tout un univers culturel et imaginaire, d'une attitude à vivre la vie et à se rapporter aux autres qui s'avère parfois inconciliable avec sa propre formation d'origine. Homère dans *Chimères d'En-Ville* n'arrive pas à faire sa déclaration à une femme: le créole lui paraît "inconvenant" (C, p. 46) pour l'expression des sentiments et le français lui cloue la langue. Dans un passage exemplaire de *L'Allée des Soupirs*, CONFIAANT s'attarde à expliquer l'impossibilité des Noirs à parler et à se comporter comme les modèles blancs qu'ils ont vus au cinéma; si ces derniers suscitent généralement l'admiration chez les spectateurs, ils s'avèrent néanmoins comiques à leurs yeux dans les scènes d'amour, leurs propos étant tout à fait inappropriés par rapport au contexte social martiniquais:

Casoar voulut prononcer la phrase fatidique qui faisait éclater de rire les nègres au cinéma Gaumont: 'Je vous aime'.

Sa langue pesa dix tonnes dans sa bouche. Il eut beau rassembler toutes ses forces, il ne parvint pas à effacer le sentiment de profond ridicule attaché à une telle déclaration. Les nègres d'ici-là disent "Je suis content de toi" et non "Je t'aime", manière de signifier d'emblée que la belleté, la prestance, le charme, tout ça c'est bien joli

<sup>48</sup> Raphaël CONFIAANT, *Créolité et francophonie*, cit.

<sup>49</sup> Cf. aussi H, p. 240.

mais qu'une vraie femme a besoin de plus que ça, notamment un cœur de femme pour pouvoir supporter les embûches de la déveine qui guette les descendants de Cham au détour du moindre hallier. Casoar prit donc conscience pour la première fois dans sa vie (à quarante-huit ans passés) qu'il était plus nègre que gaulois et cette pensée le plongea dans un abîme de calculation. Il essaya de nouveau de dire "Je vous aime", contracta la langue, allongeant sa bouche et se gonflant légèrement la poitrine, mais aucun son ne jaillit de sa gorge. [...] Pris d'une inspiration subite, Casoar lui tint les mains et lui passa une "langue". Il s'aperçut aussitôt que les hommes de couleur n'étaient pas non plus doués pour ce genre de caresses et ne réussit qu'à semer de la salive sur le menton de sa dulcinée. (A, pp. 480-481)

Bien qu'épris du beau français de France, pris au piège par le démon de l'admiration et de l'émulation, certains personnages de *CONFIANT* trouvent enfin un brin d'esprit critique. La vitalité du caractère martiniquais, l'auto-ironie et l'hilarité<sup>50</sup> émergent avec vigueur de ce tableau grave d'humiliation culturelle et linguistique: "c'est le rire qui, plus souvent que rarement, nous a sauvé du désastre"<sup>51</sup>, souligne l'écrivain dans une conférence. Dans *L'Hôtel du Bon Plaisir*, l'auteur présente deux héros qui en principe devraient jouir de la considération des gens du quartier populaire, du moment que l'un est un Français et l'autre est une Antillaise qui a vécu en France. Pourtant, le groupe de voyous, en s'appropriant l'attitude toute française de juger les gens d'après leur accent, tourne le couple en ridicule, tandis que le thème de l'aliénation reste en filigrane:

Nini Jolicœur [...] revenue de là-bas (c'est-à-dire de France et de Navarre), depuis peu, importunait le monde avec son accent parisien à couper au couteau son homme, un Marseillais à l'accent encore plus épouvantable. [...] Elle exigeait qu'on l'appelle 'madame l'infirmière'! Mais ses simagrées et autres macaqueries ne couillonnaient pas grand monde. [...] Même avec sa quarantaine dépassée, et malgré son visage émacié, elle attirait encore l'attention et les gens du quartier tentaient de lui faire des coulées d'amour dès que son Vieux Blanc, contremaître à la Société Générale d'électricité, avait le dos tourné. Mais supporter son fichu accent, ça, très peux y parvenaient.

– Les Blancs-France nous accusent de ne pas prononcer les 'r', mais eux, pourquoi ils prononcent pas les 'e', hein? s'indignait Waterloo. [...]

– Ben oui! reprenait toujours quelqu'un. Vous avez en-

<sup>50</sup> Cf. *H*, pp. 178-180.

<sup>51</sup> Raphaël CONFIAnt, *Du conteur créole au marqueur de parole*, <http://www.potomitan.info/conteur.php>.



tendu Nini dire ‘chemise’, les amis? Madame dit ‘ch’mis’.  
Ha-ha-ha!

– C’ris, p’tit, pl’ous’, ha-ha-ha, c’est comme ça qu’on prononce cerise, petite et pelouse à Paris. Sans ‘e’! Foutre que c’est laid, Tonnerre de Brest! renchérissait un autre. Mais l’accent du concubine de Nini Jolicœur agaçait aussi prodigieusement la négraille du quartier, cette fois parce que le bougre prononçait trop de ‘e’! On s’était alors tourné, pour vérification, vers un maître en la matière, le vieil instituteur du troisième étage. [...]

– En bonne langue française et selon la prononciation recommandée par l’Académie, messieurs, je [Helvéticus] puis vous affirmer que Nini Jolicœur et son amant sont tous les deux dans l’erreur. Dans un mot comme ‘chemise’, par exemple, il n’existe qu’un seul ‘e’, le premier, celui de la syllabe ‘che’. Il n’y a donc ni zéro ‘e’ comme cette dame le prononce, ni deux ‘e’ comme le fait ce monsieur.

Une salve d’applaudissements accueillit cette sentence car le nègre aimait d’amour fou la bonne vieille langue française académique et cravatée bien qu’en temps normal il n’usât que de son éperon naturel, à savoir le créole. De ce jour, il surnomma Nini ‘Zéro E’ et le Marseillais ‘Deux E’. (*H*, pp. 23-25)

Au niveau stylistique, l’auteur a soin de juxtaposer l’imparfait du subjonctif “usât”, très cultivé et très académique, à l’expression triviale “éperon naturel”, qui renvoie aux combats des coqs de la réalité typiquement antillaise, pour montrer sans doute qu’en principe les deux univers culturels peuvent cohabiter, même si, au sein de la société évoquée dans le roman, une attitude de double exclusion habite les personnages. Au niveau thématique, en effet, sous le ton ironique de ce passage, émergent, d’un côté, les efforts des Noirs les plus acculturés de se confondre avec les Blancs – ce qui marque leur désir de ne pas appartenir à la communauté d’origine – et, d’un autre côté, un isolement de la part des Noirs de Fort-de-France, cloués par un très grand malaise face à l’usage du français, qui reste toujours non-sécurisant et entraîne une insatisfaction liée aux échecs dans la performance orale. Les personnages font donc appel à la figure de l’instituteur: appartenant à la société créole et en même temps dépositaire des secrets de la langue française, il est aussi l’emblème d’une assimilation culturelle à la France, qui le précipite finalement dans le ridicule:

M. Helvéticus, instituteur à la retraite, était un laïc convaincu. Cette expression désignait à l’époque tous

ceux qui croyaient que seule l'instruction pouvait permettre au nègre de s'élever au-dessus de sa condition et qui vénérât donc l'école française à l'égal d'un temple de quelque religion nouvelle. [...] On était habitué à son français grandiloquent et au fait qu'il employait systématiquement le passé simple là où les gens normaux employaient le passé composé.

– J'eus quatre maîtres, vantardisait-il souvent, maîtres Malherbe et Vaugelas d'un côté, messieurs Littré et Grevisse de l'autre. (*H*, pp. 101, 103-104)

Monsieur Jean, autre déclinaison de la figure de l'instituteur, semble incarner plus que quiconque le complexe de dépendance<sup>52</sup> envers l'ancien colonisateur: on perçoit chez le personnage le besoin constant d'une marque d'appréciation de la part des Blancs, qu'il cherche à obtenir moyennant un asservissement à leur culture; la valeur de l'individu est ainsi subordonnée au jugement des dominateurs, à l'évaluation du degré de son assimilation. Dans *L'Allée des Soupirs*, Monsieur Jean jouit initialement "d'une réputation de grand-grec", puisqu'il manie un "luxuriant français de France" (*A*, p. 188) et sait "broder un français orné de mots longs comme le Mississippi" (*A*, p. 35), mais il se révèle en fin de compte, aux yeux de la communauté, rien d'autre qu'un égoïste et un lâche: il ne se bat pas avec les Noirs pendant les émeutes, il s'allie au parti qui lui convient le mieux, il est seulement capable de tirer son profit en montrant son érudition, qu'il ne manque pas d'imposer aux gens non cultivés pour prendre sa revanche sociale. Monsieur Jean se ressent de cette fragilité psychologique, symptomatique de l'homme martiniquais, qui se nourrit d'une comparaison constante avec l'Autre<sup>53</sup>. À la fin du roman, Ancinelle, sa jeune fiancée, le quitte, en revendiquant la primauté des émotions qui naissent du vécu à Fort-de-France par rapport à celles que les livres peuvent susciter. Elle déclare:

J'ai failli sombrer dans cette vénération du livre qui vous dessèche la cervelle. Sache que je n'ai pas lu une ligne de ce recueil de Saint-John Perse que tu m'avais offert pour mon anniversaire. Je ne tente pas de m'émotionner par procuration. (*A*, p. 500)

Il ne reste à Monsieur Jean que de se consoler avec Madame Villormin, une femme du même âge que lui, appartenant à une génération qui apprécie encore "son français cravaté-et-laineté, ses 'nonobstant' et ses belles phrases 'de-ce-que-de'" (*A*, p. 179)<sup>54</sup>. CONFIANT en effet

<sup>52</sup> Cf. Franz FANON, *Peau noire, masques blancs*, cit., en particulier le chapitre 4 "Du prétendu complexe de dépendance du colonisé", pp. 67-87.

<sup>53</sup> Cf. *Ibid.*, p. 171.

<sup>54</sup> Cette expression ne se réfère pas à Monsieur Jean en particulier; il s'agit néanmoins d'une formule qui revient avec insistance dans les romans de CONFIANT et s'applique à tous ceux qui parlent bien le français.

met en scène un changement d'attitude: si les adultes sont rivés à jamais à l'idolâtrie du français, les jeunes gens se montrent plus critiques et enclins à reconnaître une valeur au créole. Une révolte, une déclaration de désamour de la langue française trouve sa formulation dans *L'Allée des Soupirs*:

Un matin, Cicéron sortit de sa posture marmoréenne et, ôtant des feuillets couverts de gribouillis de sa sacoche bourrée de dictionnaires dont il ne se séparait jamais, il s'écria:

– Déclaration de désamour de la langue française:

– Oyez! Oyez! Bonnes gens de la Guadeloupe et messieurs de la Martinique! Oyez, peuples de l'univers entier qui avez été soumis à l'emprise malfaisante des mots venus d'ailleurs, à leur ténébreuse beauté, à leur insupportable présence en plein cœur de nos pensées les plus secrètes, je suis venu, moi, Cicéron Nestorin, vous délivrer du mal. Je suis venu clamer à la face du soleil – et ce n'est point jactance vaine – ce que nous gardons scellé depuis des siècles de temps à l'envers de notre esprit. Je vous ai mandé céans à fin de vous porter des paroles de réconfort, des paroles de guerrier. J'ai surmonté l'effroi qu'inspire le génie de leurs belles phrases longues comme le Mississippi. [...]

J'ai souffert de la présence du Blanc dans ma plus stricte intimité. Dans ma tête, je luttais pour qu'aucun mot français ne lugubre dans mes veines, n'interfère dans mes pensées car j'avais le sentiment d'être habité par quelque espion intérieur, quelque cheval de Troie qui me dérobaît ce que j'avais de plus mien. C'est la vérité vraie: lorsque leurs mots se sont fichés en nous, nous ne sommes plus seuls avec nous-mêmes. Leurs mots convoient des régiments de sons, d'images, de compagnies de phrases qui avancent au-dedans de nous au pas cadencé et, final de compte, nous cernent. Au plus noir de la nuit, quand nous nous retrouvons en notre for intérieur, avec juste la rumeur lasse du monde qui filtre par les persiennes de nos chambres, nous désirons très fort soupeser nos vies et supporter les intempéries de l'âme et du corps à l'aide de mots qui nous soient propres, qui ne sentent pas leurs rires, leurs joies, leurs colères, leurs maussaderies. Et nous nous enfonçons avec délectation dans le créole, aventuriers fous qui ouvrons des traces à la machette dans la plus vierge des forêts. Nous rêvons avec notre parlure créole, nous glissons sur le dos de feuilles sèches de cocotier comme dans le jeu d'enfants appelé '*kali-bantjo*' et cette doucine-là, aucun de leur mots – ni glissade, ni plongé – pourra jamais nous bailler la sensation inouïe que recèle le mot

indompté, sauvage, nègre-marron, le mot créole. Nous tombons au fin fond de nous-mêmes, ivres et essoufflés de tant d'audace. [...] Nous avons survécu à tout, traversé l'esclavage, les cyclones, les guerres et la déveine éternelle par la grâce des mots créoles. Le conteur des veillées mortuaires a su dompter l'effronterie de la mort en chevauchant le flot saccadé de sa parole. [...] Bonnes gens de la Guadeloupe, messieurs de la Martinique, je suis venu vous délivrer de la stupéfaction dans laquelle nous ont plongés trois siècles et demi de parler français. Je vais briser le miroir ensorcelant dans lequel votre esprit est retenu prisonnier. Il m'a été confié pour mission de délivrer le créole, de cisailer les fils invisibles qui ligotent cet oiseau-mensfenil qui rêve de voler plus près des astres. Oyez! Oyez! Peuple des Antilles, n'usez plus impunément du langage français!

Il fallut l'intervention énergétique de l'autorité militaire, à la veillée des cérémonies du 14 Juillet, pour arracher Cicéron à sa posture martiale. (A, pp. 176-178; c'est l'auteur qui souligne)

Cicéron, ainsi appelé parce qu'il était "revenu [de Bordeaux] avec un chargement de livres blancs dans la tête, [et parce qu'il] épatait tout bonnement la négraille par la belleté de ses avocasseries" (A, p. 43), définit les mots français comme des mots étrangers qui minent l'intégrité d'esprit du Noir, puisqu'ils s'insinuent, pareils à des espions, dans les méandres les plus secrets de son âme. Il dénonce ainsi l'interférence du français dans la lucidité mentale du Noir et dans l'intensité de ses émotions: cette langue européenne l'empêche de prendre conscience de lui-même, de sa position sociale et de son rôle dans l'histoire. Écœuré par l'image dégradée du Noir que le français véhicule, exaspéré par la constriction ressentie à parler un idiome qui ne reflète pas la réalité créole, Cicéron, qui se sent investi d'une mission messianique, puisque, comme le Christ, il dit être venu "pour [...] délivrer du mal", invite les Martiniquais à briser les nouvelles chaînes de l'esclavage. Il ne s'agit plus des chaînes en métal qui serraient les chevilles et le cou de leurs aïeuls dans les habitations, mais de celles, également contraignantes, de l'assimilation, qui cristallise tout un univers raciste dans l'esprit des Antillais francophones. À côté des invectives, une véritable apologie du créole trouve sa place; produit langagier autochtone, grâce à la richesse de son lexique, le créole peut traduire les sensations et les sentiments<sup>55</sup>, arrive à faire rêver et en même temps à apporter de la lumière dans les recoins de l'esprit du Noir. Le mot créole permet donc de savourer le ravissement du vécu

<sup>55</sup> Déjà dans *Chimères d'En-Ville*, Adeline reconnaissait le créole comme l'instrument privilégié pour l'expression des joies, des souffrances et des rêves de la part des habitants du Morne Pichevin; cf. C, pp. 13-14.

martiniquais; en l'occurrence, il ramène la mémoire aux jeux d'enfants, et ainsi faisant, il consent de retrouver la légèreté et l'ivresse de l'insouciance. Selon Cicéron, c'est à travers ces émotions, provoquées par le créole, qu'on entre en contact avec soi-même et on arrive à mieux cerner sa propre conscience, sa propre identité. Cet idiome s'avère ainsi le seul moyen pour renouer avec le passé, pour le comprendre, pour revivre les traumatismes historiques et les dépasser enfin, en conquérant un statut humain plus complet et plus complexe, reposant sur une 'diversalité' de facteurs, dont je reparlerai.

### *Le rôle du créole et du français martiniquais*

Plusieurs passages romanesques dans l'œuvre entière de Raphaël CONFIAnt s'avèrent un véritable plaidoyer de la beauté et de la profondeur de la langue créole, qui est restituée à travers ce langage luxuriant, élaboré par l'écrivain, dont il a déjà été question dans cette étude. En particulier, dans *Chimères d'En-Ville*, le personnage d'Adelise rédige un *Lexique intime d'une négresse en chimères*, où elle remarque que c'est seulement à travers cet idiome que l'âme martiniquaise a la possibilité de trouver une expression authentique. Les mots du français standard, ceux qu'on trouve dans les dictionnaires, sonnent creux dans son esprit, ils sont vides de signification, ne restituent pas l'écho des sentiments et des états d'âme. Ils ont en effet d'autres sonorités, évoquent une autre réalité<sup>56</sup>, ils trompent et égarent l'esprit du Noir. Adelise exprime toutes ses perplexités dans une lettre qu'elle écrit après la consultation du Larousse que son instituteur, Monsieur Jean, lui a offert:

*Les mots du Larousse ne sont pas d'ici. Pas tous, hélas. Je ne retrouve aucun de ceux que tu doucinais à mes oreilles sur la Savane au temps de l'antan. Pourquoi m'as-tu assuré que tout était dans le dictionnaire? Où sont 'heureuseté', 'bêtiseur', 'chiennerie', 'vaillantise' et tout ça? Je n'ai rien à faire avec les mots des Blancs, ils sont impuissants à apaiser mes souffrances, ils sont trop froids, trop secs, ils ne sonnent pas comme les nôtres. Le dictionnaire des Blancs ne sert qu'à couillonner les nègres, aussi ai-je décidé d'en fabriquer un pour nous-mêmes, nous les nègres d'ici-là, nous qui grattons la terre pour trouver notre manger de chaque jour. (C, p. 34; les italiques sont dans le texte)<sup>57</sup>*

Dans *l'Allée des Soupîrs*, selon un de ces renversements qui font la singularité du style de CONFIAnt, c'est Monsieur Jean, dans ses avances amoureuses, qui explique à

<sup>56</sup> "Neige" est, par exemple, "un beau nom abstrait", C, p. 60.

<sup>57</sup> CONFIAnt a pendant longtemps caressé le rêve d'un dictionnaire créole martiniquais-français avant de le rédiger (l'ouvrage a été publié chez Ibis Rouge, Matoury (Guyane), 2007 –<http://www.potomitan.info/dictionnaire/dictionnaire1.php>; je signale également son *Dictionnaire des néologismes créoles*, Matoury, Ibis Rouge, 2000 – <http://www.potomitan.info/dictionnaire/neologismes.php>); il est donc conscient de toutes les difficultés que ce projet comporte et il les thématise dans ses œuvres, comme je le montrerai dans la suite de cette étude.

Ancinelle la différence entre ‘bonheur’ et son soi-disant correspondant créole ‘heureuseté’:

Moi seul je suis capable de te conduire sur les traces de l’heureuseté car le bonheur est une idée et un mot d’Européens. Le bonheur est trop vaste pour les nègres. Ses contours sont trop flous, sa chair trop ineffable. (A, p. 79)

Le passage semble suggérer que le bonheur ne peut pas exister aux îles caraïbes, pour les Noirs, du moins, qui n’ont pas eu et n’auront jamais la possibilité de connaître ni d’expérimenter ce que ce mot européen veut dire dans leur réalité: ils peuvent tout au plus aspirer à une satisfaction inférieure et dans un cadre restreint et tout à fait concret. Le créole semble se méfier du caractère abstrait de certains mots français, il prône ainsi une attention plus consciente envers la réalité martiniquaise et envers les mécanismes de dissociation intérieure chez les Noir. Ces derniers, en effet, éprouvent une sorte de haine latente contre eux-mêmes, du moment qu’ils ont la tendance à se considérer à travers le miroir déformateur que le Blanc leur a présenté et dont la langue, on l’a vu dans la déclaration de désamour de Cicéron, est le vecteur principal. Dans le dictionnaire qu’Adelise rédige dans *Chimères d’En-Ville*, le mot ‘Noir’ retient son attention; dans ses commentaires on lit la difficulté d’un changement d’orientation du regard:

*NOIRCEUR: Noir. J’écris ce mot partout. Je le griffonne sur ma table du cours d’adultes. Je l’inscris avec une pointe de charbon de bois sur le premier mur rencontré. Hier, Rigobert s’est moqué de moi: – À ce qu’il paraît, notre chère Adelise est en train de faire un dictionnaire! Ha, ha, ha! Je suis sûr qu’elle n’osera jamais y mettre ‘noir’. Le bougre se trompait. Il n’y a rien de plus noble que la noirceur quand on cesse de se regarder avec les yeux des Blancs. Ceux-ci nous ont appris à la haïr et parfois, nous avons envie d’enlever cette peau que Dieu nous a baillée comme s’il s’agissait d’un vêtement affreux. J’ai beaucoup lutté contre ce sentiment. Je l’ai dompté petit à petit et aujourd’hui, quand Homère, Rigobert et Carmélise se mettent à dénigrer leur race, je me tais et je me tiens très à distance d’eux. Je ferme à moitié les yeux et je vois la mer noire, le ciel noir, les astres noirs, le soleil noir. Le monde dans son entier se drape de noirceur et alors je sens comme une vague d’apaisement descendre en moi et m’envelopper l’âme. Même Monsieur Jean, à qui j’ai tenté d’expliquer cette sensation-là, s’est montré sceptique. Il croit que le nègre a encore beaucoup de chemin à parcourir avant que le Blanc ne lui baille honneur et respect.*

*Il parle tout le temps du Savoir. “Le Savoir avec un grand S, s’exclame-t-il, celui dont nos trois siècles d’esclavage nous ont privé”. Lui aussi se gausse de mon dictionnaire créole. Décidément, il n’y a personne autour de moi pour mesurer notre pesant de noirceur et pourtant il vaut plus que l’or. (C, pp. 60-61; les italiques sont dans le texte)*

Adelise, porte-parole de la redécouverte heureuse de sa propre identité, emblème de l’acquiescement du sentiment de honte de la part du Noir vis-à-vis de la pigmentation de sa peau, s’avère isolée dans son milieu. Personne ne la comprend, ni les analphabètes du Morne Pichevin, trop occupés à maudire l’appartenance à une race qui les condamne à une misère intolérable, ni les gens bénéficiant d’un certain degré d’instruction. Ces derniers sont encore plus bornés: ils sont pris d’une rage d’émulation du modèle blanc, d’assimilation à une civilisation qui a mis l’esclavage à la base d’un système socio-économique, l’a même célébré comme la mise en œuvre autorisée d’une action qui s’est prétendue humanitaire et civilisatrice, en s’appuyant sur un réseau de légitimations philosophiques et religieuses. C’est pour ces raisons que, dans les propos de Monsieur Jean, l’esclavage assume les traits d’une fatalité, dont les Blancs ne sont aucunement responsables; c’est au Noir la tâche de se civiliser, d’acquérir le Savoir auquel il n’a pas eu accès et qui est nécessaire pour être respecté.

Cependant, la puissance et l’immédiateté du mot créole finissent par prendre le dessous sur “le français plein de gamme et de prestance”<sup>58</sup>, même dans les textes de Casoar, le journaliste affété, qui ne manque jamais de dresser l’éloge de la langue et de la culture hexagonales dans un style emphatique et maniéré:

Le journaliste Romule Casoar avait voué aux gémonies ce qu’il désignait comme “la brigandagerie naturelle du nègre martiniquais auquel il reste de grands pas à faire sur la voie royale de la Civilisation”. Les qualificatifs les plus dénigrants avaient fourmillé sous sa plume: ‘apaches’, ‘fellaghas’, ‘truandaille’, ‘maroufflerie’, ‘chiennaille’, ‘cabaleux’ et autres ‘foutards’. Chartier avait souri à la lecture dudit éditorial qui prouvait bien que Casoar était plus nègre dans l’âme qu’il ne voulait l’admettre étant donné son goût immodéré pour les termes sonores. (A, p. 435)

Les sonorités spécifiques du créole et le talent des Martiniquais dans la formation de mots nouveaux trahissent en effet une attitude contestataire, relèvent d’une

<sup>58</sup> Il s’agit d’une expression récurrente dans les œuvres de CONFIAnt.

complaisance irrévérente dans la transgression du ‘bon usage’ de la langue française:

Le nègre est un être naturellement infatué et pompeux, c’est pourquoi il use des mots plus longs que ceux des Blancs. Là où ceux-ci disent ‘brigantage’, nous disons ‘brigandagerie’; quand ils clament leur ‘dégoût’, nous parlons de notre ‘dégoûtation’. C’est notre revanche sur eux. Ha! Ha! Ha! Ils n’avaient qu’à ne pas nous enseigner leur langue, on ne leur avait rien demandé, tonnerre du sort! Nous nous foutons royalement de leur Académie française, de leur dictionnaire Littré et de leurs dix commandements grammaticaux. (A, p. 423)

Dans cette ambiance d’effervescence linguistique, le vocabulaire français apparaît morne et gris, comme le montre Monsieur Jean, qui, accroché à “la langue de Molière”<sup>59</sup> finit par faire piètre figure. Dans *L’Allée des Soupirs*, un groupe des Terresanvilliens est décidé à “dérisionner l’habitude qu’avait Chartier à parler comme un perroquet répéteur” (A, p. 245). Après avoir rejeté ‘blablateur’, ‘jaspineur’, ‘hâbleur’, ‘baraguineur’, ‘bavardeur’, ‘paroleur’, ‘jargonneur’, ‘jacoteur’, ‘bagoulard’, ‘brimborionneur’, ‘plaidoyeur’, “puis ‘clapotier’, ‘caquetier’, et des mots par grappes, des dévalaisons de mots à dormir dehors – car le Martiniquais est un grand fabricant de mots, oui! –” (A, pp. 245-246), les gens du quartier interpellent Monsieur Jean pour qu’il trouve un sobriquet meilleur, mais le héros se rend compte de son manque d’inventivité et de fantaisie, la langue française ne lui octroyant pas une grande liberté:

Il fouilla désespérément dans sa mémoire et ne dénicha qu’un paire de mots, une misérable petite paire sans odeur et sans saveur: bavard et loquace. Il savait qu’il déclencherait un frémillement de rires s’il osait les mettre dehors, étant donné le goût invétéré des nègres de céans pour le français plein de gamme et de dièse. (A, p. 247)

Le français se situe en effet par rapport au créole comme la langue de la mesure, de la pudeur et de la bienséance; Helvéticus s’applique à trouver des mots distingués (inopportuns et encombrants aux yeux de son entourage, mais aussi du lecteur) pour décrire des réalités sordides, ce qui crée un effet comique:

Dans son langage précieux il préférerait d’ailleurs dire un lupanar, mot que le vulgum pecus avait du mal à prononcer, du moins ceux qui ne savaient s’exprimer

<sup>59</sup> Il s’agit d’une expression récurrente dans les œuvres de CONFIAINT.



qu'en créole. Le vieil instituteur ne qualifiait d'ailleurs pas non plus les femmes qui y vendaient leurs corps de putaines ou de femmes-matador, comme le faisait tout un chacun, mais de ribaudes et, dans sa bouche, leur activité s'appelait commerce vénérien. (H, p. 252)

Bertrand Mauville, responsable du Service de la Moralité Publique dans *La Vierge du Grand Retour*, en arrive à éditer un décret selon lequel il faut

interdire – [...] abolir disait le texte – les noms des fruits et des légumes aux consonances licencieuses en créole. Désormais, il ne fallait plus afficher sur les marchés, les noms de la banane, de la patate douce, du giraumon, du coco et d'autres variétés qui n'avaient pas la chance comme la christophine de posséder une racine divine. La banane devint le 'fruit allongé', le coco 'fruit rond', la patate 'le fruit rouge' et le giraumon 'le fruit rebondi'. (V, pp. 393-394)

Ce goût pour les euphémismes, si typiques du français, montre la présence d'un philtre culturel qui empêche l'individu d'appeler sans arrière-pensées les fruits et les légumes avec leurs noms, en manifestant ainsi un trouble, décidément plus européen que caraïbe, face à l'univers de la sexualité. Dame Victoire, l'institutrice qui se veut un modèle de dévotion et de mœurs irrépréhensibles, vit en secret sa relation avec Dictionneur; elle éprouve toujours un grand malaise, parce qu'elle considère sa passion avilissante et inavouable, même à ses propres yeux:

Il suffisait que le réciteur du Littré la tint entre ses bras et titille la pointe de ses seins pour que son quant-à-soi d'institutrice s'effondre et qu'elle tombe en pâmoison. Aussitôt, il la déshabillait et, sans caresse inutile, l'enfilait à la hussarde. Alors, elle se mettait à brailler en français et en créole:

– Aaah! *Sa bon, koké mwen doudou!* (C'est bon! Baise-moi, mon chéri!)... J'ai honte! *Sa bon, koké mwen doudou!* (C'est bon! Baise-moi, mon chéri!)... J'ai honte! *Sa bon, koké mwen doudou!* (C'est bon! Baise-moi, mon chéri!)... J'ai honte! *Sa bon, koké mwen doudou!* (C'est bon! Baise-moi, mon chéri!)... J'ai honte!

Plaisir en créole, autoflagellation en français, tel était le lamento qui s'échappait des lèvres charnues de Dame Victoire quand Dictionneur la braquemardait. (V, p. 195)

Le français s'avère donc la langue des bienséances que les bourgeois de l'En-Ville' (Blanc-France, Béké et

Mulâtres) privilégient, mais c'est aussi, comme on l'a vu, celle de la réussite sociale, du pouvoir et de l'aisance économique, tandis que le créole est la langue parlée surtout par les habitants des quartiers populaires, c'est la langue de la spontanéité et de l'immédiateté expressive des sensations et des sentiments. Le créole n'est pas seulement censé évoquer la misère concrète et parfois spirituelle: il fait surgir tout un pan de l'imaginaire martiniquais, un style de vie et une modalité d'expression où dominent l'auto-ironie, la parole sagace, l'inventivité florissante dans la création de mots nouveaux et mirobolants qui conjurent le désespoir. La situation de diglossie n'est toutefois pas facile à vivre; Dictionneur est un cas emblématique: il rend comte de l'emprise magique du français et en même temps de l'urgence de codifier et d'accorder la juste valeur au créole. Pendant tout le roman *La Vierge du Grand Retour*, il est tourmenté par des perplexités au sujet de son Littré; au moment où, de retour du pèlerinage, Adélise l'invite à s'installer au Morne Pichevin et lui demande de se débarrasser de son volume, ses hésitations se font plus accablantes:

– Viens chez nous! insista Adélise. Ta place, elle est au mitan de la négraille. Mais ton gros livre, laisse-le derrière toi, s'il te plaît! Ha-Ha-Ha! On n'en a pas besoin du tout-du tout-du tout. Il ne contient pas les mots qu'on utilise tous les jours... [...] Seul le refus qu'elle opposait à la présence de son Littré l'empêchait d'acquiescer ouvertement. Ce livre-là, il l'aimait aussi. Il aimait chacun de ses mots, chacune de ses définitions. Même Cham n'avait pas réussi à le faire s'en débarrasser, comme si ce dictionnaire était doué d'un pouvoir inattaquable, indestructible même. D'un pouvoir qui confinait au sortilège. Il avait eu plusieurs fois la tentation de le jeter aux orties, de le déchirer en mille morceaux, de le brûler vif. [...] Pourtant l'injonction de Cham continuait de lui marteler l'esprit:

– Fabrique un dictionnaire qui soit pour nous autres! Celui-là, c'est la chose des Blancs qui ont damné notre race.

Il avait bien tenté cette lourde tâche, sur un cahier d'écolier quadrillé [...]. Il avait griffonné au crayon noir des mots tel 'pipiri-chantant' (aube) ou 'badiolè' (vantard) mais il avait le sentiment que l'orthographe en était si malhabile, l'explication qu'il en donnait si peu assurée qu'il en avait conclu, la mort dans l'âme, que c'était là un projet très au-dessus de ses forces. Il se souvenait aussi que Fils-du-Diable-en-Personne l'avait dérisionné en le mettant au défi de trouver dans le Littré, non pas

des mots créoles, ce qui était normal puisqu'il s'agissait d'un dictionnaire français, mais les mots de notre français d'ici-là, du français martiniquais. Le bandit des Terres-Sainvilles, tout analphabète qu'il fût, avait eu une intuition imparable: ni 'bougresse' ni 'capon' ni 'baliverneur' ni 'cannir' ni 'bancroche' n'y figuraient. Cette découverte avait passablement troublé Dictionneur. (V, pp. 378, 383-384)

Le personnage de Dictionneur, plus que quiconque, met en scène l'impasse du Martiniquais face à la modalité expressive à privilégier: personne mieux que lui ne connaît tous les mots français (leur richesse et leurs nuances de significations) qui s'avèrent néanmoins insuffisants pour évoquer son univers d'appartenance. Le destin tragique du héros montre l'impossibilité d'un choix exclusif: à la fin du roman, Dictionneur décide de se défaire de son Littré en le jetant, ligoté à une grosse pierre, dans le Canal Levassor, mais à la dernière minute il tourne la corde autour de son cou et il se noie avec son dictionnaire.

Contrairement à Dictionneur, deux autres personnages emblématiques prennent des décisions définitives quant à la langue à adopter: l'instituteur, qui choisit le français (figure qu'on a déjà analysée), et le conteur traditionnel, qui choisit le créole, en se faisant même l'interprète de l'expression la plus achevée de l'héritage oral; il intervient dans les moments les plus importants de la vie sociale de la collectivité, notamment pendant les veillées mortuaires. Toute la tradition, composée de comptines, de devinettes et de contes du temps de l'esclavage, resurgit, parvenant à distraire pour un moment, au moins, l'esprit des Noirs de la conscience de leur vie misérable<sup>60</sup>. En outre, c'est dans la parole du conteur que "se lit l'entière de nos souffrances, de nos espoirs, de nos rêves, de notre rage qui éclatait parfois en révoltes vite matées dans le sang, [...] [notre] blessure intérieure", explique CONFIAnt<sup>61</sup>. Dans *L'Hôtel du Bon Plaisir*, l'évocation d'une veillée funèbre constitue le prétexte pour détailler les comportements et les rituels, pour commenter les attitudes et les rôles des hommes et des femmes, mais aussi pour évaluer les sujets des contes, leurs thèmes et leurs buts:

Mon père était un conteur émérite. Dès qu'il y avait une veillée mortuaire dans notre commune du Lorrain, et même dans celles de Marigot et de Basse-Pointe, voisins de la nôtre, la famille du décédé faisait appel à

<sup>60</sup> Cf. A, p. 393; M, pp. 165-169; H, pp. 71-74; cf. Raphaël CONFIAnt, *Dictionnaire des titim et des sirandanes*, Matoury (Guyane), Ibis Rouge, 1998 – <http://www.potomitan.info/travaux/titim1.html>.

<sup>61</sup> Raphaël CONFIAnt, *Créolité et francophonie: un éloge de la diversité*, cit.

lui. Ma mère, [...] réprouvait ce qu'elle appelait des mœurs de nègre-Guinée. [...] Que de rires, de coups de dominos frappés avec force, de verres de rhum et de chaudeau passant de bouche en bouche et par-dessus tout que de sublimes envolées de parole! Quand mon père se sentait paré à entrer dans la ronde des conteurs, il m'embrassait vitelement sur le front. [...] Et de s'avancer d'un pas dominateur au milieu de ses pairs qui, l'apercevant, se dépêchaient de lancer la phrase rituelle indiquant qu'ils cédaient leur place au plus vaillant qu'eux, phrase ironique, chantonnée plus que parlée:

– *Tiré mwen la, man pa bien là! Tiré mwen la la-menm!*  
(Ôtez-moi d'ici, je n'y me sens pas bien! Ôtez-moi d'ici tout de suite!)

Je voyais mon père prendre place dans le cercle des conteurs, les coco-yeux habités par une fièvre soudaine, le visage transfiguré. Sa voix se métamorphosait d'un seul coup et adoptait des inclinations venues d'ailleurs, d'un très lointain passé (du Pays d'Avant, devrais-je apprendre beaucoup plus tard), qui faisaient tressaillir l'assistance. Désormais, les bouches se taisaient, les jeux de dés ou de dominos s'arrêtaient. Même les femmes accouraient, depuis les cuisines où elles veillaient à ce que la soupe ne manquât jamais jusqu'au petit matin, pour recevoir la parole sacrée de mon père. Car cette parole-là n'entretenait aucun lien avec celle des bêtiseurs et autres badjoleurs qui faisaient rire le monde ventre déboutonné en déversant un torrent d'historiettes de compère Lapin et de compère l'Éléphant. Ou bien prenaient plaisir à détailler les frasques de Ti Jean l'Horizon. Mon père était un conteur à part, un maître de la parole comme il y en avait très peu, au dire même des habitués des veillées.

Les contes de mon père tournaient justement autour du pourquoi de la vie et du pourquoi de la mort, comme il le disait lui-même. Sa parole n'avait pas pour seul but de distraire, mais de pousser les veilleurs à s'interroger sur leur place dans le monde. Sur la fragilité de l'existence humaine. (H, pp. 72-74)

Figure d'exception, le héros ne se limite pas à la répétition de la matière orale, où paraissent les personnages traditionnels: dans le passage cité, CONFIAnt a recours à des mots qui évoquent les traits suprasegmentaux du discours et met en relief la présence scénique du conteur, sa maîtrise de l'art de raconter pour mieux souligner la stature du personnage, sa transformation au moment où il fait vivre une parole qui est sacrée, même plus puissante que la mort: elle arrive à détourner les esprits de l'angoisse et du désespoir causés par le décès d'un proche

et en même temps elle pousse à affronter la vie de manière différente. Les performances de ce conteur invitent à une réflexion sur des questions incontournables pour tout être humain; c'est pour cela que sa parole est sacrée: elle prône ce recueillement intérieur, ce questionnement sérieux sur le rôle de chacun dans sa vie, indispensables pour acquérir cette lucidité et cette prise de conscience de soi qui, on l'a vu, manquent souvent aux Martiniquais. Ce conteur traditionnel, à la parole irrésistible et captivante, doué de pouvoirs envoûtants, appartient néanmoins à un monde campagnard et à une époque désormais révolue: une époque où l'avatar créole du griot africain avait encore sa raison d'être; dans la réalité urbaine du Fort-de-France des années 1940-1960, le statut et le rôle du conteur entrent en crise.

## Mise en question de la parole

Nous n'avons pas hérité de la parole africaine la plus prestigieuse, celle des griots, parole diurne, hagiographique, qui accompagnait les rois et leur cour, déroulant la prestigieuse généalogie de ces derniers. Cette parole n'aurait pas eu de sens aux Amériques. Dans la cale du bateau négrier et surtout dans l'habitation, il n'y avait ni rois ni guerriers ni forgerons ni tisserands. [...] Ce dont, nous autres Antillais, avons donc hérité [...] c'est [...] la 'Parole de nuit', celle des simples conteurs, des amuseurs publics et autres baladins.<sup>62</sup>

Le contexte américain fait du conteur créole une figure mineure par rapport au griot africain; sa parole est certes sacrée, mais sa naissance est à jamais rattachée à un passé traumatisant. CONFIAnt prône un dépassement à la fois du statut du conteur, de la forme de narration et de la matière évoquée, sans pour autant nier la valeur que le cri noir, première expression de la révolte et de la lutte, qui s'est élevé dans le noir de la cale du navire négrier, a jouée dans la définition de la conscience créole<sup>63</sup>. Mais le côté nocturne de la parole du conteur qui a recours à un univers merveilleux et allégorique pour parler des rapports entre les hommes et surtout entre les dominateurs et les dominés, la rend inadéquate à représenter et à expliquer la contemporanéité. L'écrivain ne souhaite pas oublier ce patrimoine si précieux, mais il souligne l'urgence de trouver une forme et un langage différents pour exprimer l'évolution et la complexité de la société créole, pour peindre ses changements continuels. L'uni-

<sup>62</sup> Raphaël CONFIAnt, *Du conteur créole au marqueur de parole*, cit.

<sup>63</sup> Cf. *Ibid.*

vers culturel qui émerge des contes, les thèmes, les personnages et le contexte même de l'énonciation apparaissent anachroniques: la répétition des formes et des contenus de la tradition se révèle finalement dépourvue de son sens profond.

La mise en discussion de la figure du conteur dans les romans de *CONFIAINT* est exemplaire: l'écrivain fait intervenir Solibo (Solibo Magnifique, héros éponyme du célèbre roman de *CHAMOISEAU*, maître emblématique de la parole créole) dans son propre système de personnages. Dans *L'Allée des Soupirs*, lors de la veillée funèbre pour Eugène Lamour, la voix narratrice lui reconnaît sa puissance verbale notoire, ses talents incontestables dans l'art de raconter, sa capacité de manier "une parole si-tellement émerveillable qu'on l'écout[e] jusqu'au devant-jour bouche quasiment bée" (A, p. 462):

Personne ne pouvait exiger qu'il couse sa bouche puisqu'il s'agissait de Solibo, maître-conteur qui faisait la tristesse ainsi que sa cousine la mort prendre leur envol sous les coups de boutoir de ses mots. Non qu'ils eussent une véritable belleté à l'image des récits d'un Jandré ou d'un Audibert mais dès que la voix rauque de Magnifique tressautait au fond de sa gorge pour tigrer sur ses lèvres canniées par les âges, même les étoiles se mettaient à l'écoute (disait-on). (A, p. 456)

Pourtant, la prise de parole de Solibo est assez bouleversante: il commence par médire du mort pour invectiver ensuite contre les Noirs, en mettant en relief leur manque de sentiments, de solidarité, d'intelligence et même de bonnes manières; bref, il évoque tous les stéréotypes les plus méchants adressés habituellement à "la dernières des races après les crapauds ladres" (A, p. 462). Ce qui plus est, l'assistance entière accorde attention et respect à celui qui l'insulte, ne manquant pas de rythmer ses injures avec de rituels 'yééé-krak'. Dans *La Vierge du Grand Retour*, Adélise, jeune femme de la nouvelle génération qui a élaboré un certain esprit critique, concède ses faveurs à Solibo sur les quarante-quatre marches de l'escalier menant au Morne Pichevin<sup>64</sup>, mais au moment où "le maître incontesté de la parole de l'En-Ville" (V, p. 167) cherche à achever le conte qu'il a entamé, l'héroïne n'hésite pas à l'interrompre et à lui exprimer ouvertement tout son dégoût, se déchaînant dans une véritable rébellion:

– *Titim!* (J'ouvre le conte!)  
– *Bwa-sèk!* (Ouvre-le!) [...]

<sup>64</sup> À l'intérieur de ce même roman, *CONFIAINT* rédige deux versions similaires de cet épisode; cf. V, pp. 201-203; 305-308.

– Est-ce que la cour dort?

– Non, la cour dort pas!

– Trois fois bel conte, ma fille! Eh bien, il y a fort longtemps de cela, quatre bons siècles pour dire la franche vérité, les animaux possédaient... [...]. Mais le conteur ne put continuer à dérouler le fil de sa parole fabuleuse. Adélise se jeta sur sa carcasse neuve et lui ferma la bouche de ses deux mains, prête à l'étouffer. [...] Elle lui flanqua une tambourinade de coups de poing qui le fit tomber à la renverse dans un grand bruit sec tel celui d'un arbre mort dont le vent a fini par avoir raison.

– Votre parole n'a plus cours, Solibo, éructa-elle. Nous sommes rassasiés d'entendre vos histoires de compère Lapin et de Monsieur le Roi. Des siècles et des siècles que vous ressassez les mêmes goguenarderies, que vous payez d'agréables mensonges! [...]

– Laisse-moi continuer, Adélise, fit Solibo. Un conte inachevé c'est dix ans de vie supprimés d'un seul coup. Alors donc compère Lapin savait... [...]

– Paix-là! Paix à votre bouche, Solibo! Votre temps de parole est fini. Car en vérité je vous le dis, vous n'êtes guère différents dans le fond de ces créatures incolores qui peuplent l'En-Ville, pommadées, lotionnées jusqu'aux bouts des ongles, cravatées et fières de leur français d'En-France, de leurs diplômes d'avocat et de médecin. Oui, Solibo, vieux nègre à pian, vous et le docteur Bertrand Mauville, vous ne faites qu'un. Dame Josépha Victoire, l'institutrice et vous, c'est même bête, même poil. Tous trois, vous vous êtes vautrés dans le confort de vos savoirs respectifs: elle et lui, dans leurs mots savants plus effrayants que les maladies qu'ils désignent ou les idées qu'ils incarnent; vous dans vos contes du temps de l'antan qui ne savent déclencher que des rires grossiers. Satisfaits de vivre dans la cloisonnerie de vos existences. Tournant le dos à la vérité de ce monde et peu désireux de le voir vraiment changer... Taisez-vous! [...] Vous pouvez ricaner de toutes vos dents mangées par le tabac, Solibo, mais sachez que mes mots crient une seule et même douleur: celle de voir le nègre refuser de se réconcilier avec son for intérieur. Car en vérité, je vous le dis, vous avez une peur panique de la solitude. Méditer est pour vous l'approche d'un abîme affreux. [...]

– Pardon, menteresse effrontée, tu n'a pas le droit d'interrompre ainsi mon conte. Tant pis pour toi qui as répondu "Krik!" lorsque j'ai crié "Krak!", tu as ouvert ainsi la tourné-viré de la parole et il faut que cette dernière aboutisse. Il le faut absolument! Alors, parvenu au bord du trou où vivait le tamanoir, compère Lapin lui lança...

– Non! Non. Solibo, pour la dernière fois. La parole du

temps des plantations est caduque, comme est caduque celle des bourgeois de l'En-Ville. Nous n'avons que faire de la naphthaline de vos mots, de vos macaqueries respectives, certes dissemblables en apparence puisque l'une en créole et l'autre en français, mais aujourd'hui le temps est venu d'inventer une parole neuve. Le vrai langage qui exprimera la vérité vraie de ce peuple. Solibo, vieux chien que tu es, mets un terme à tes histoires où jamais il n'est question du fer et du fouet, où l'esclavage n'est jamais désigné par son nom! (V, pp. 305-308)

Dans les mots d'Adelise, Solibo finit par devenir un "vieux endormeur de consciences" (V, p. 309) et non plus le dépositaire talentueux de tout un patrimoine oral: il s'est calfeutré dans son savoir, il s'y est isolé sans jamais songer à renouveler son répertoire et donc sa vision du monde. La formule "car en vérité je vous le dis", tournure stylistique des discours du Christ, acquiert un caractère d'inéluctabilité, devient un jugement irrévocable, incontestable; ainsi, la parole créole et la parole française, paroles sacrées par excellence dans l'imaginaire antillais, sont rapprochées et également mises en question. Elles n'ont plus le droit d'exercer leurs pouvoirs à présent: la parole des bourgeois, qui affichent leur maîtrise du français, parce que celle-ci véhicule, d'un côté, une aliénation (implicite dans le processus d'acculturation<sup>65</sup>), et de l'autre, le poids de l'idéologie colonialiste (qui justifie l'exploitation de l'homme par l'homme et légitime le racisme); la parole des conteurs (parole traditionnelle censée faire épanouir l'imaginaire créole), parce qu'elle est désormais ensevelie dans un passé lointain, où l'on n'avait pas le courage de nommer ouvertement l'esclavage et où on n'avait pas la force d'en prendre conscience et de le dénoncer. Selon Adelise, en effet, la parole du conteur évoque une forme ultérieure d'aliénation, qui fige le Noir dans son rôle passif de dominé, qui l'empêche de méditer sur sa situation présente et d'envisager de nouvelles perspectives de vie.

Du temps de la plantation, beaucoup de changements sont intervenus et CONFIANT, en s'attaquant à la figure du conteur, désire ainsi contester une attitude d'isolement et de stagnation littéraire qui risque de décréter la mort irréversible de l'expression antillaise, si elle ne trouve pas l'énergie et les moyens pour se renouveler<sup>66</sup>. L'image décrépite de Solibo, sourd à l'appel du présent, pareil à du bois mort (à du 'Bwa sèk' comme la phrase rituelle qu'il faut adresser au conteur pour que la narration commence), montre toute la pauvreté d'une matière

<sup>65</sup> Cf. Franz FANON, *Peau noire, masques blancs*, cit.; en particulier le chapitre 6 "Le Nègre et la psychopathologie", pp. 115-169.

<sup>66</sup> CONFIANT se plaint du manque de renouveau dans la littérature caraïbe de l'extrême contemporain, cf. Francesca TORCHI, "Un aperçu du roman créole. Entretien avec Raphaël Confiand et Manuel Norvat", cit., pp. 125-126.



qui a perdu le pouvoir de décrire la société créole et ne suscite désormais que des “rires grossiers”. Adélise représente au contraire une force vitale à la recherche d’une expression efficace; l’héroïne devient en quelque sorte l’image de la Martinique et tous les personnages, dans *La Vierge du Grand Retour*, attendent la naissance de son bébé, sûrs qu’il s’agira du messie; elle a néanmoins un double avortement spontané. Dans aucun roman, Adélise ne devient mère: son fils, le nouvel homme martiniquais, ne semble pas encore prêt à naître. Ni l’univers strictement créole ignorant l’apport européen (Homère), ni le monde de l’acculturation (Monsieur Jean), ni le mythe de la France-Mère Patrie (DE GAULLE) ne peuvent féconder avec succès l’univers culturel martiniquais et donner une forme littéraire à ses potentialités expressives et créatives. Pour ce faire, il est indispensable d’assumer une attitude critique face à l’évolution des lettres caraïbes: “nous avons le droit et même le devoir de critiquer nos anciens” affirme CONFIENT<sup>67</sup>, qui souhaite que bientôt un mouvement d’idées prenne forme et que son œuvre, ainsi que le mouvement de la Créolité, soient mis en discussion<sup>68</sup>.

Pour comprendre la portée et l’ampleur de la critique qu’élabore l’écrivain, il est peut-être utile de rappeler, de manière schématique, les lignes essentielles de l’histoire littéraire des Petites Antilles.

Les colons ont tout d’abord donné le jour à une littérature mimétique par rapport à la production française (du moment qu’ils n’avaient pas la perception d’appartenir à un autre monde et à une autre culture: ils se sentaient seulement en exil); dans leur sillon, les Mulâtres, dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, ont rédigé des œuvres reproduisant les modèles français de l’époque. Plus tard, les auteurs régionalistes, s’étant rendu compte de la spécificité de la réalité antillaise, mettent en relief les aspects exotiques de leur pays pour charmer le lecteur occidental et satisfaire ses goûts, pour séduire les Français dans la Mère Patrie en leur montrant la beauté de leur première colonie. Le doudouisme prend ainsi son essor, ce mouvement littéraire éminemment poétique voué à la célébration de la nature, de la beauté du paysage, où l’homme ne trouve pas sa place, dans le désir, sans doute inconscient mais tout de même manifeste, d’oblitérer le souvenir de l’esclavage et de restituer une image des îles la plus idyllique possible, et donc nécessairement mensongère. C’est par contraste à cette vision du monde que naît la Négritude dans les années 1930: véritable pierre miliare

<sup>67</sup> Raphaël CONFIENT, présentation de son livre *Aimé Césaire – une traversée paradoxale du siècle*, [http://www.latribunedesantilles.net/index.php?option=com\\_content&task=view&id=2](http://www.latribunedesantilles.net/index.php?option=com_content&task=view&id=2).

<sup>68</sup> Francesca TORCHI, “Un aperçu du roman créole. Entretien avec Raphaël Confiant et Manuel Norvat”, cit., pp. 125-126.

dans le parcours d'affranchissement du Noir par rapport à l'idéologie dominante (qui voyait dans la colonisation une avancée vers la civilisation), elle revendique une "revalorisation de tout ce qui [est] noir, nègre, africain"<sup>69</sup>. Il faudra pourtant attendre GLISSANT et son élaboration de l'Antillanité, pendant les années 1950-1960, pour assister à une convergence du regard sur la réalité spécifiquement caraïbe.

Comme je l'ai anticipé, CONFIANT thématise dans ses romans l'histoire des lettres de son pays, en évoquant des couples de personnages qui s'entretiennent et se confrontent sur les choix stylistiques, sur les formes et sur les sujets dignes d'une élaboration littéraire. Dans *L'Allée des Soupîrs*, il s'agit de Monsieur Jean, poète qui semble appartenir à la première génération d'écrivains, et de Monsieur Chartier, qui prône une nouvelle esthétique:

– Pour moi [Monsieur Jean], la poésie, ça doit servir à échapper à la brutalité d'ici. [...]

Le quinquagénaire prévint Chartier que la sienne n'évoquait que la nature ou presque, les forêts intouchées par l'homme. [...]– Je n'aime pas qu'on dise la forêt primaire. Le mot 'primaire' est équivoque. Je lui préfère de loin 'primordial' la forêt primordiale. [...]

Alors Chartier éclata de colère:

– Jean, votre poésie qui ne sait pas parler des hommes, de leurs actes et de leurs folies, de leur détresse et de leurs amours, à qui sert-elle?...Vous ne répondez rien. Hon! Mon cher, la poésie en Amérique ne sait parler que des pierres, de la mer, du soleil, des montagnes, des grands espaces. Elle est incapable d'évoquer le grotesque américain. Oxygène? Pfff! Vos poètes préfèrent l'air pur de la nature, comment dites-vous, intouchée, voilà, intouchée par l'homme au lieu de s'immerger dans la puanteur du quotidien. (A, p. 108; pp. 112-113)

De même, dans *L'Hôtel du Bon Plaisir*, CONFIANT développe la question des thèmes et des genres à adopter: Étienne Beauvallon, surnommé Bougre Fou, qui "psalmodi[e] le *Cahier d'un retour au pays natal* à n'importe quelle heure du jour et de la nuit" (H, p. 259) reste accroché à la poésie de *Tropiques* car, à son avis

l'heure du roman n'est pas encore venue dans ce pays où le nègre n'a pas encore réussi à se faire sa place, où il ne sait même pas très bien qui il est. Nous sommes au temps du cri, de la protestation, et seule la poésie, la vraie, pas celle de nos régionalistes exotisants, peut l'exprimer. (H, p. 259)

<sup>69</sup> Ottmar ETTE, Ralph LUDWIG, "En guise d'introduction: Points de vue sur l'évolution de la littérature antillaise", cit., p. 8.

Au contraire, Auguste Dorimont, le héros qui vient d'acheter l'immeuble de l'hôtel (qui donne son nom au roman), et qui rêve d'écrire la vie des locataires qui l'ont habité (ce qui constitue une mise en abyme de l'œuvre délibérément voyante), se fait l'interprète de la pensée de CONFIANT:

M<sup>e</sup> Dorimont ne partageait pas la passion du jeune homme pour la poésie. Il lui préférerait de loin la prose et il estimait qu'il était grand temps pour l'homme martiniquais de sortir justement du cri. Près de trois siècles et demi de cri, d'abord avec les chantres de bel-air et de ladja, puis, récemment, sous la plume des surréalistes nègres, étaient à ses yeux amplement suffisants. Il est grand temps de ne plus nous adresser à l'Autre, déclarera-t-il à Bougre Fou, s'étonnant lui-même de son ton préemptoire, mais à nous-mêmes! Et cela, mon jeune ami, seul le roman est capable de le faire. (*H*, pp. 259-260)

L'écrivain souligne l'urgence d'un renouveau par rapport au cri de révolte, à la littérature de dénonciation; à son avis, il est nécessaire de tourner le regard vers la réalité antillaise et de la représenter dans ses spécificités, dans toutes ses composantes. CONFIANT insiste en outre sur l'existence d'une production créole; "nous ne sommes pas une branche de la littérature négro-africaine. Nous avons notre propre autonomie dans la république universelle des lettres", affirme-t-il dans une interview<sup>70</sup>. Il est indispensable aussi de trouver un langage autochtone qui parle avant tout à l'homme créole de l'homme créole, de manière captivante mais compréhensible. Le français de marque surréaliste, que CÉSAIRE voulait "négrifier"<sup>71</sup> avec les langues d'Afrique – même s'il n'en connaissait aucune – demeure presque incompréhensible pour le peuple<sup>72</sup>: le chantre de la Négritude s'adressait en fait à un public d'intellectuels choisis. CONFIANT résume dans les propos de Monsieur Jean ses perplexités:

Césaire, je ne le lis pas tous les jours, alors ne me bassinez pas avec ses théories, sa Négritude et ses machins. Qui arrive à le lire ici? Ni les vieux nègres des champs de canne, ni les bourgeois ni même les grands-grecs, sauf trois ou quatre, ne parviennent à décrypter son charabia surréaliste. (*A*, p. 241)

Le fondateur de la Créolité consacre au poète de la Négritude une biographie très controversée: *Aimé Césaire: une traversée paradoxale du siècle* (Stock, 1993), où il lui conteste son intellectualisme très français (qui

<sup>70</sup> Liesbeth DE BLEEKER, "Entretien avec Raphaël Confiant", cit., p. 138.

<sup>71</sup> Raphaël CONFIANT, *Créolité et francophonie*, cit.

<sup>72</sup> Francesca TORCHI, "Un aperçu du roman créole. Entretiens avec Raphaël Confiant et Manuel Norvat", cit., p. 121.

témoigne, à ses yeux, d'un manque de sentiment national martiniquais) et le caractère vague des représentations de la réalité antillaise. CONFIANT a beaucoup étudié l'œuvre entière de CÉSAIRE (qu'il apprécie pour ses qualités littéraires), mais il constate que la dimension créole y est tout à fait absente<sup>73</sup>. Au centre de la Négritude se situe en effet un retour aux origines, à une Afrique figée dans un passé mythique commun à tous les Noirs de tous les pays, de toutes les cultures, de tous les temps. Un autre dialogue entre Chartier et Monsieur Jean s'avère éclairant à ce propos:

- Que faites-vous du *Cahier d'un retour au pays natal* de Césaire? assena-t-il [Monsieur Jean] vengeur.
- Du grand art, du très grand art! Mais le grotesque américain n'y apparaît aucunement. On n'y voit qu'une misère très universelle et le Fort-de-France que décrit Césaire pourrait être n'importe quel township sud-africain, n'importe quel bidonville africain ou casbah nord-africain. Rien de très spécifique en dépit du génie littéraire de l'auteur. Mon cher Jean, je crois qu'en fait seul le roman a le pouvoir d'appréhender ce grotesque, enfin je veux dire la prose... (A, p. 113)

CONFIANT reproche à CÉSAIRE de n'avoir pas rendu justice à la mosaïque bariolée qu'est la réalité martiniquaise en la réduisant à la seule couleur noire de ses origines: il a eu le tort de négliger les autres composantes, non noires mais également essentielles, qui définissent l'âme créole; le culte voué au mythe de l'Afrique primordiale est très dangereux parce qu'il comporte le risque de singer le Noir après avoir singé le Blanc, l'Africanité, comme l'Européanité, étant un "monstre tutélaire"<sup>74</sup> dans l'esprit antillais. CONFIANT dénonce ce désir de la part des Martiniquais de vouloir fusionner avec les ancêtres d'Afrique, avec leurs mœurs, avec leur langue, censée être magique, sacrée, libératrice. L'auteur met en scène cette tension surtout chez Dictionneur, qui s'avère décidément la victime de toutes les langues. Pendant le pèlerinage de *La Vierge du Grand Retour*, le héros croit entendre en rêve l'idiome de ses pères:

Une langue inconnue de lui, aux sonorités enveloppantes, lui caressa les oreilles, le front, la peau tout entière. La langue originelle! Celle que les parents des parents avaient parlée et qui s'était effritée dans le tourbillon des récoltes de canne à sucre, des enfermements au cachot, des crachats et des viols. Dictionneur la comprenait d'emblée et c'était un pur ravissement que

<sup>73</sup> Pour une réponse de CÉSAIRE, je renvoie à Frédéric BOBIN, "Un entretien avec Aimé Césaire", *Le Monde*, mardi 12 avril 1994, p. 2.

<sup>74</sup> Jean BERNABÉ, Patrick CHAMOISEAU, Raphaël CONFIANT, *Éloge de la créolité*, cit., p. 18.

d'entendre le vrai nom du ciel. Le vrai nom de l'igname. Le vrai nom des savanes et des mornes boisés. Chaque arbre possédait son nom propre et de se sentir ainsi nommés, ils semblaient en frémir. Effacés les noms sans saveur des Blancs, leur parlures rêches qui claquaient à la manière des coups de fouet. Désincarnés aussi les mots créoles qui manquaient par trop d'ancestralité. (V, pp. 259-260)

Cette langue entendue en rêve a un pouvoir qu'on dirait démiurgique, puisqu'elle est à même de faire vivre et frémir chaque élément de la création, une fois qu'il est évoqué de son vrai nom; Dictionneur croit pouvoir se libérer enfin de la violence sonore des mots français, mais aussi des mots créoles, dépourvus (à son avis) d'un passé prestigieux. Toutefois, au moment où il se réveille au bruit du raclement de la lame d'un couteau, il surprend son copain indien Manoutchy en train de combattre avec un ennemi invisible et récitant une prière en tamoul. On le sait, les Indiens, qui doivent "supporter les quatorze injures que les créoles [leur] adressent [ne] les désignant jamais que sous le nom de 'Coulis'" (H, p. 144), ne jouissent d'aucun respect de la part des habitants de la Martinique. Victimes des pires insultes, d'ostracisme et de ressentiment, ils font néanmoins partie du maelström ethnique des îles caraïbes. Dans ce passage, CONFIAIT désire sans doute montrer qu'il est bien plus important de chercher à trouver un équilibre entre les différentes cultures qui peuplent la Martinique, plutôt que de s'épuiser en vaines tentatives de renouer avec un passé incertain et révolu. En outre, toutes les langues sont dignes d'exister parce que chacune d'elles ouvre les portes sur un imaginaire tour à tour différent et toujours enrichissant<sup>75</sup>. CONFIAIT se bat pour que le créole survive en tant qu'expression de la multiethnicité de la Martinique, qui s'avère, en effet, comme un pays qui condense le monde entier dans un petit espace; dans un passage de *L'Allée des Soupirs*, Chartier explique cette spécificité, cette véritable unicité:

La Martinique est plus vaste que l'Europe, plus profonde que l'Afrique, plus mystérieuse que l'Asie, messieurs! [...] Cette minuscule langue de terre réunit en elle-même les quatre continents car l'il n'y a guère l'Océanie qui n'a pas contribué à sa formation. J'affirme qu'elle est plus vaste que l'Europe parce que du Finistère à Moscou, vous ne rencontrez qu'une seule et même civilisation à quelques variantes près. [...] La Martinique est la championne du Divers. [...] Elle brasse religions,

<sup>75</sup> Cf. Raphaël CONFIAIT, *Francophonie et diversité*, cit.; Liebeth DE BLEEKER, "Entretien avec Raphaël Confiant", cit., p. 139; Isabelle CONSTANT, "Entretien avec Raphaël Confiant" cit., p. 147.

langues, cultures, races dans un prodigieux maelström qui préfigure le monde de demain. L'homme moderne sera créole ou ne sera pas, je vous dis!... Il faut jeter à bas la statue de l'Universalité, qui n'est que le masque de l'intolérance occidentale, et promouvoir la Diversalité, messieurs. La Martinique est un grand pays parce qu'elle est diverselle... (A, pp. 168-169, pp. 171-172)

Philomène, la célèbre prostituée qui dans *La Vierge du Grand Retour* devient presque un modèle de sainteté<sup>76</sup>, parle une langue connue et inconnue en même temps, qui résume et dépasse tous les idiomes, les comprend tous et n'en exclut aucun:

Et quand je [Philomène] me mis soudain, à l'étape de Macouba, à parler langage ('glossolalie', expliqua-t-il [l'abbé Le Gloarnec] d'un mot barbare), il fut envahi par une joie qui se communiqua à tous les pèlerins du Grand Retour. On accourait de partout pour entendre la langue inconnue qui jaillissait de mon âme, langue aux sonorités étranges et comme diaphanes, dont les mots se lovaient autour de chacun, emprisonnaient même l'air que l'on respirait. Dictionneur exultait:

– Philomène a retrouvé la langue d'Afrique Guinée, mesdames et messieurs. Gloire au prophète Cham dont l'Évangile est en train de s'accomplir!

– Erreur! intervenait l'abbé Ploquet, l'ordonnateur du pèlerinage. Elle parle l'araméen, la langue dans laquelle le Christ de Palestine a délivré son message.

Je ne savais pas lequel était dans le vrai mais je comprenais parfaitement tout le déroulé des phrases et des périodes qui se bouscullaient dans ma gorge. J'avais l'impression d'avoir toujours entendu et parlé cette langue. Et maintenant, c'était elle qui me parlait, qui s'emparait de mon corps tout entier et le transportait dans un au-delà du monde. Je devenais un arbre gigantesque, bruisant de langages, dont les racines profundaient dans les quatre coins de la terre et les branches palpaient la voûte céleste. (V, p. 327)

Cette expérience mystique vécue par Philomène, le personnage au cœur le plus pur et à la charité la plus authentique parmi les gens qui participent au pèlerinage, représente et incarne cette langue possible, qui refuse d'adhérer consciemment à une modalité expressive exclusive, mais qui permet à l'esprit de s'épanouir; Philomène-arbre, puissante et vitale, regroupe les spécificités langagières du monde entier, qu'on a vu se concentrer sur le sol martiniquais, et s'élance vers un idéal, qu'elle savoure avec plaisir (comme le verbe "palper" laisse le supposer).

<sup>76</sup> Cf. Marco MODENESI, "Sainte Philomène du Morne Pichevin", *Ponti/Ponts*, n. 9, 2010, pp. 71-87.

## Conclusion: un nouveau regard, de nouveaux thèmes, une nouvelle perspective d'expression

La puissance du langage de CONFIAANT arrive à “dompter la cacophonie créole par la magie du roman” (A, p. 510); sa parole véhicule les valeurs de la diversité, où les diversités préservées s’harmonisent<sup>77</sup>, au sein de la Créolité (le mouvement fondé par CONFIAANT, CHAMOISEAU et BERNABÉ) qui naît de la conscience de se trouver à la confluence de plusieurs peuples, pour développer un “projet littéraire [qui] cherche [à] [...] définir de manière intuitive et artistique comment fonctionne une identité mosaïque”<sup>78</sup>. L’homme créole n’est pas exclusivement Africain, ni Européen, ni Amérindien: il est tous ces peuples et bien d’autres (Indien, Arabe, Chinois) en même temps. Au niveau linguistique ce patchwork identitaire est restitué par le biais de termes du français archaïque, de l’arabe, du tamoul, etc., mais surtout par l’affranchissement du joug linguistique du dominateur: à la rigidité cartésienne de la construction de la phrase française, CONFIAANT oppose une écriture oralisée; au vocabulaire bien expliqué du Littré, il oppose la floraison de néologismes et de détournements à l’aide de suffixes; au goût de l’excellence et du purisme hexagonaux<sup>79</sup>, il oppose l’éloge du transmuant, du composite, du devenir, en donnant ainsi l’image de la société au croisement des langues et des cultures qui est la société du futur et dont les Antilles, on l’a vu, constituent un avatar, une expérimentation involontaire, qui date du XVII<sup>e</sup> siècle. Son style reflète ce maelström d’identités, de confessions religieuses, de races, de mots, d’accents, d’idiomes qui composent la *comédie créole*<sup>80</sup>, avec un enchevêtrement de plans et de registres narratifs, ayant recours à un langage qui accorde à chaque composante culturelle sa juste valeur; comme le souligne SAGOLS, “tirant parti des potentialités offertes par l’ensemble des cultures dont il est issu, Confiant associe une langue française purement classique à la richesse vernaculaire d’une langue créole plus populaire”<sup>81</sup>.

Par le biais de son écriture, l’écrivain assume la tâche de témoigner de la diversité, qui est la marque distinctive de la société créole, de récupérer le passé récent de son pays, de l’élaborer dans une forme littéraire qui se veut fabulatrice et fabuleuse<sup>82</sup>, exprimant toute la “poétique’ de la langue créole, ses beautés cachées, sa force rebelle, son ironie mordante, son allégresse impudique”<sup>83</sup>. CONFIAANT prend ainsi la relève du conteur, pour gar-

<sup>77</sup> Jean BERNABÉ, Patrick CHAMOISEAU, Raphaël CONFIAANT, *Éloge de la créolité*, cit., p. 54.

<sup>78</sup> Ottmar ETTE, Ralph LUDWIG, “En guise d’introduction: Points de vue sur l’évolution de la littérature antillaise”, cit., p. 15.

<sup>79</sup> Cf. Robert CHAUDENSON, “Saintetés: la langue française”, *Pontil/Ponts*, n. 9, 2010, pp. 91-121.

<sup>80</sup> Isabelle CONSTANT, “Entretien avec Raphaël Confiant”, cit., p. 138.

<sup>81</sup> Hélène SAGLOS, “Raphaël Confiant: un langage entre attachement et liberté”, cit.

<sup>82</sup> Agnès VAUQUIN, “De fabuleuses mythologies”, cit., p. 15.

<sup>83</sup> Raphaël CONFIAANT, *Créolité et francophonie*, cit.

der dans son écriture les traces de cette oralité qui a fait éclore l'expressivité et la créativité créoles:

*Il faut raconter l'inénarrable.*

*Il faut rire du pathétique.*

*Il faut moquer l'ignoble.*

*Ainsi soliloque le maître de la parole, le gardien des mémoires ensevelies, celui que nous ne remarquons pas parce qu'il s'applique à l'insignifiance désormais. Celui qui se faufile, ombre de son ombre, sur nos trottoirs où se garent automobiles rutilantes, héroïques vendeuses haïtiennes de vêtements sans gamme ni dièse, zombies en quête de tafia ou d'herbe à rêver, jeunes filles en fleur [sic], déjà fanées, guettant le gandin aux poches bien pleines.*

*Celui que nul n'écoute plus.*

*Alors, tu prends le relais, tâchant – oh difficile, oui! – de bouturer le dire et l'écrire... (H, p. 233; l'italique est dans le texte)*